

Rictus, Jehan (1867-1933). Le coeur populaire : poèmes, doléances, ballades, plaintes, complaintes, récits, chants de misère et d'amour en langue populaire (1900-1913). 1914.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

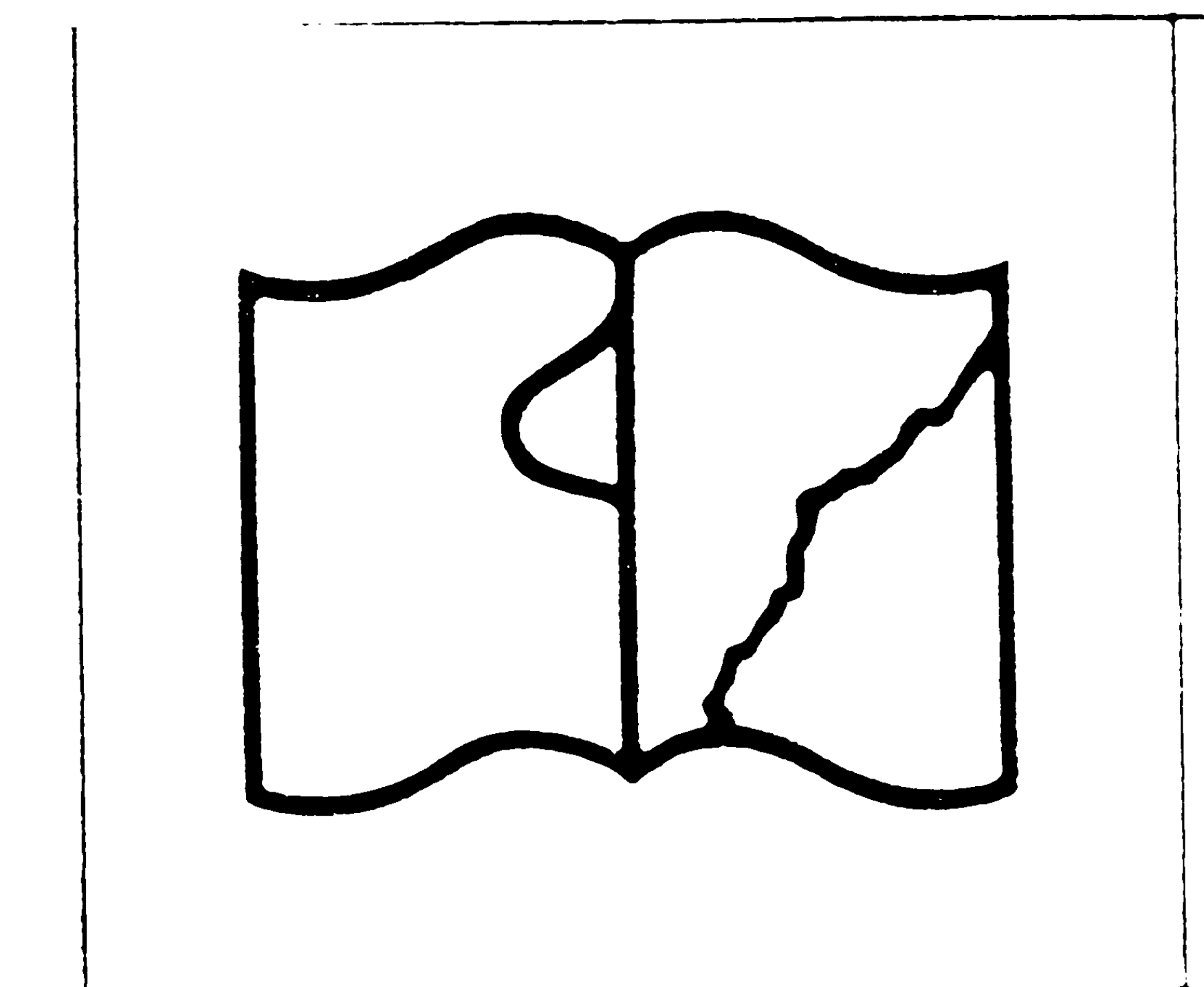
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

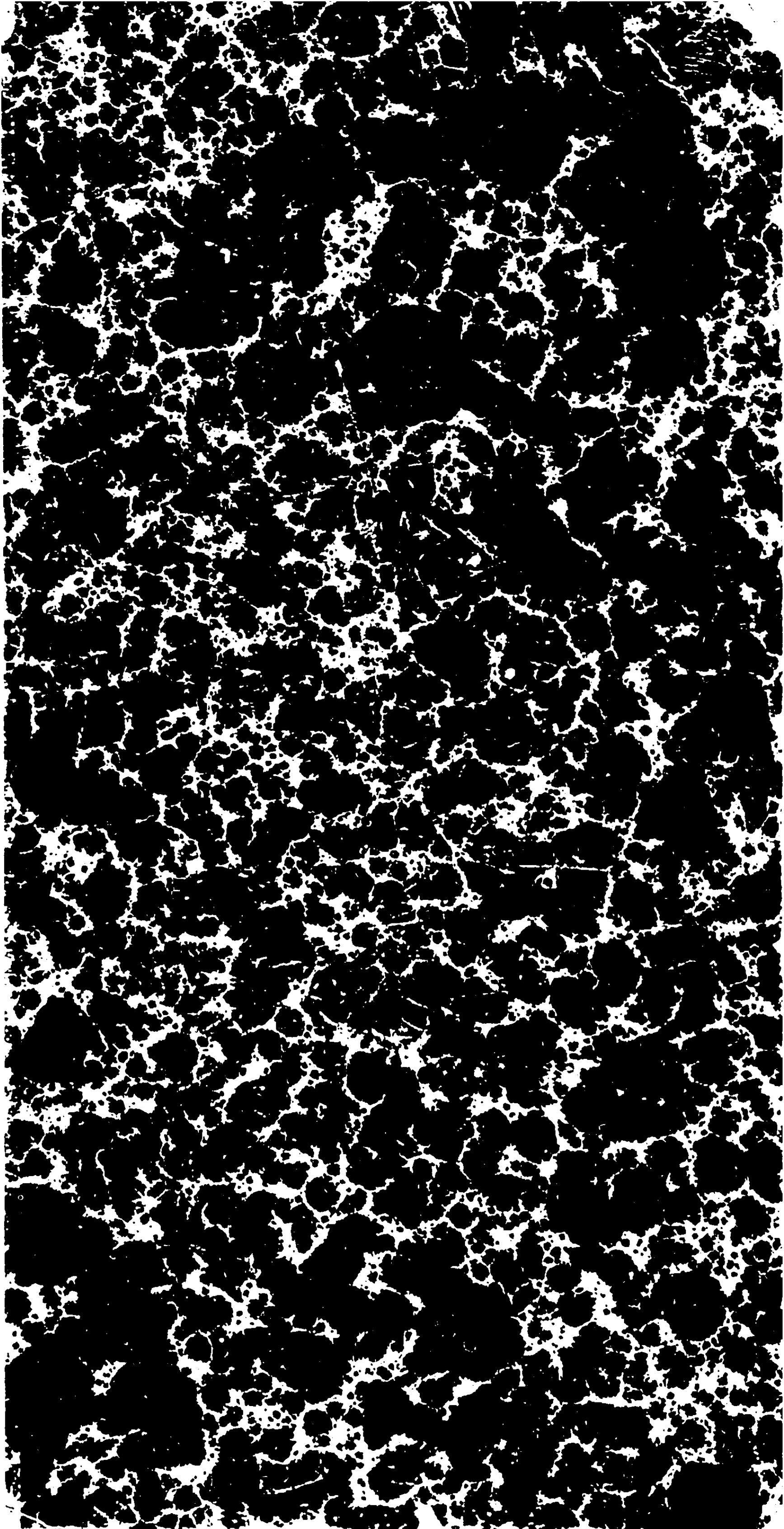
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

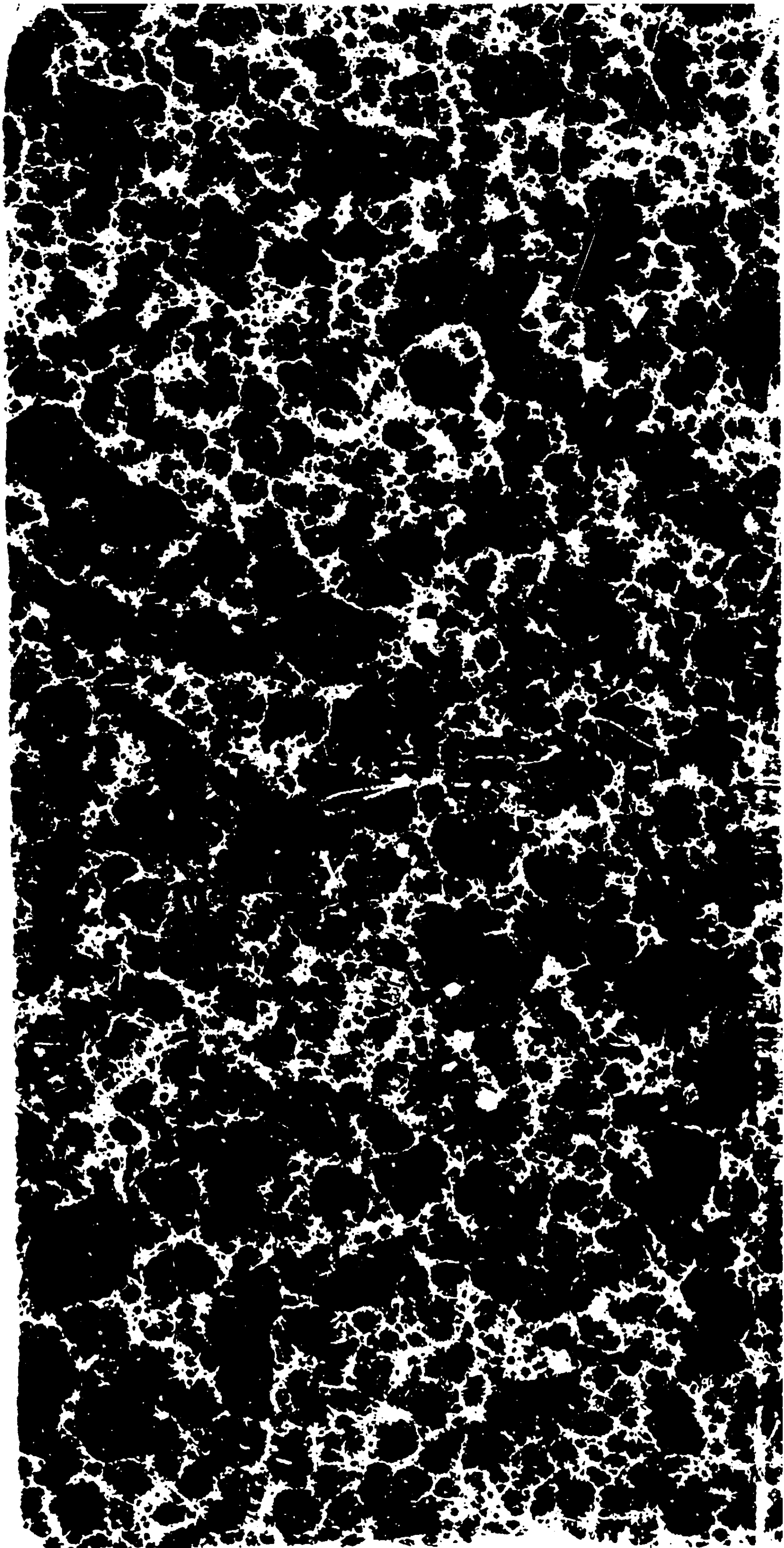
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

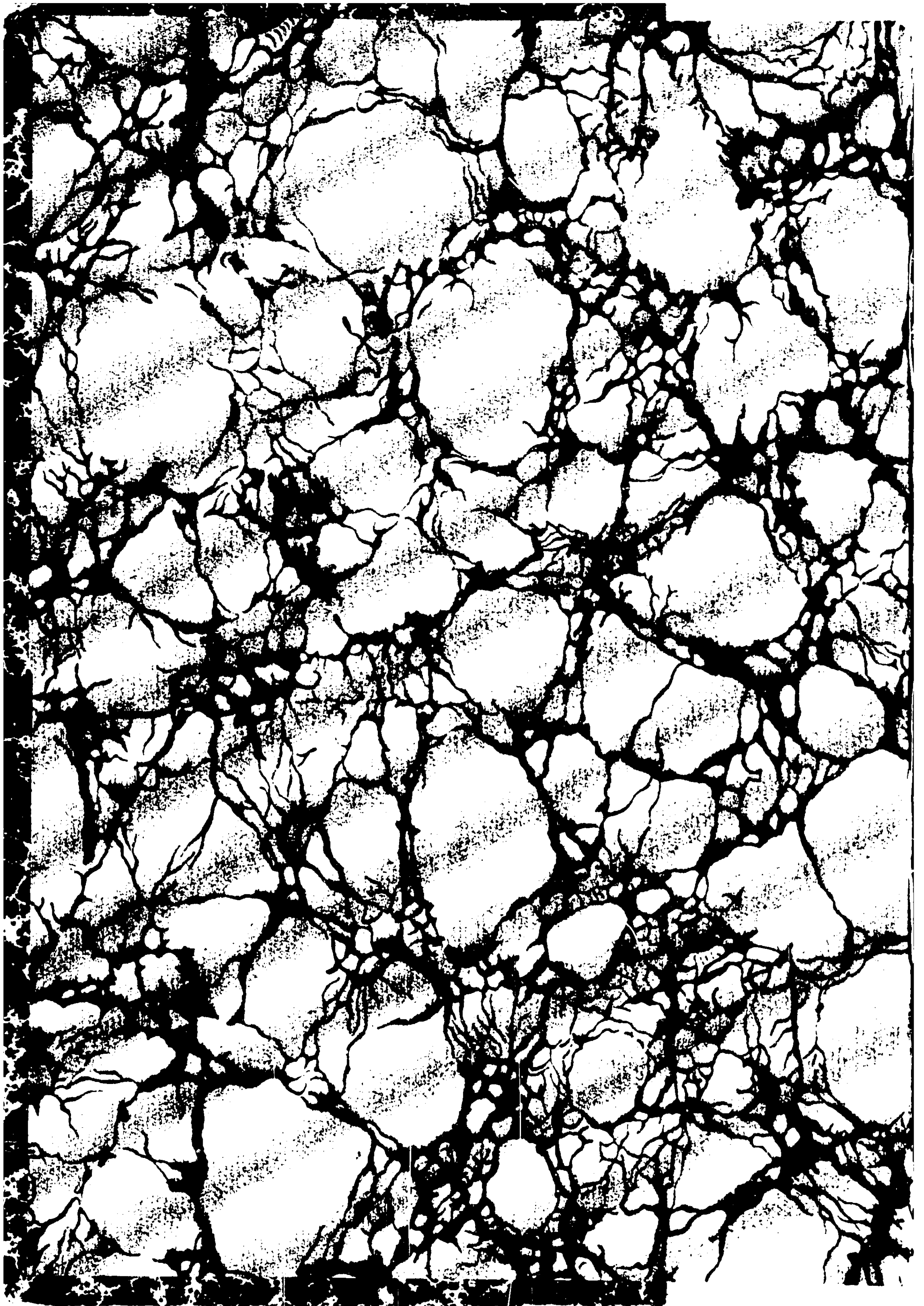
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

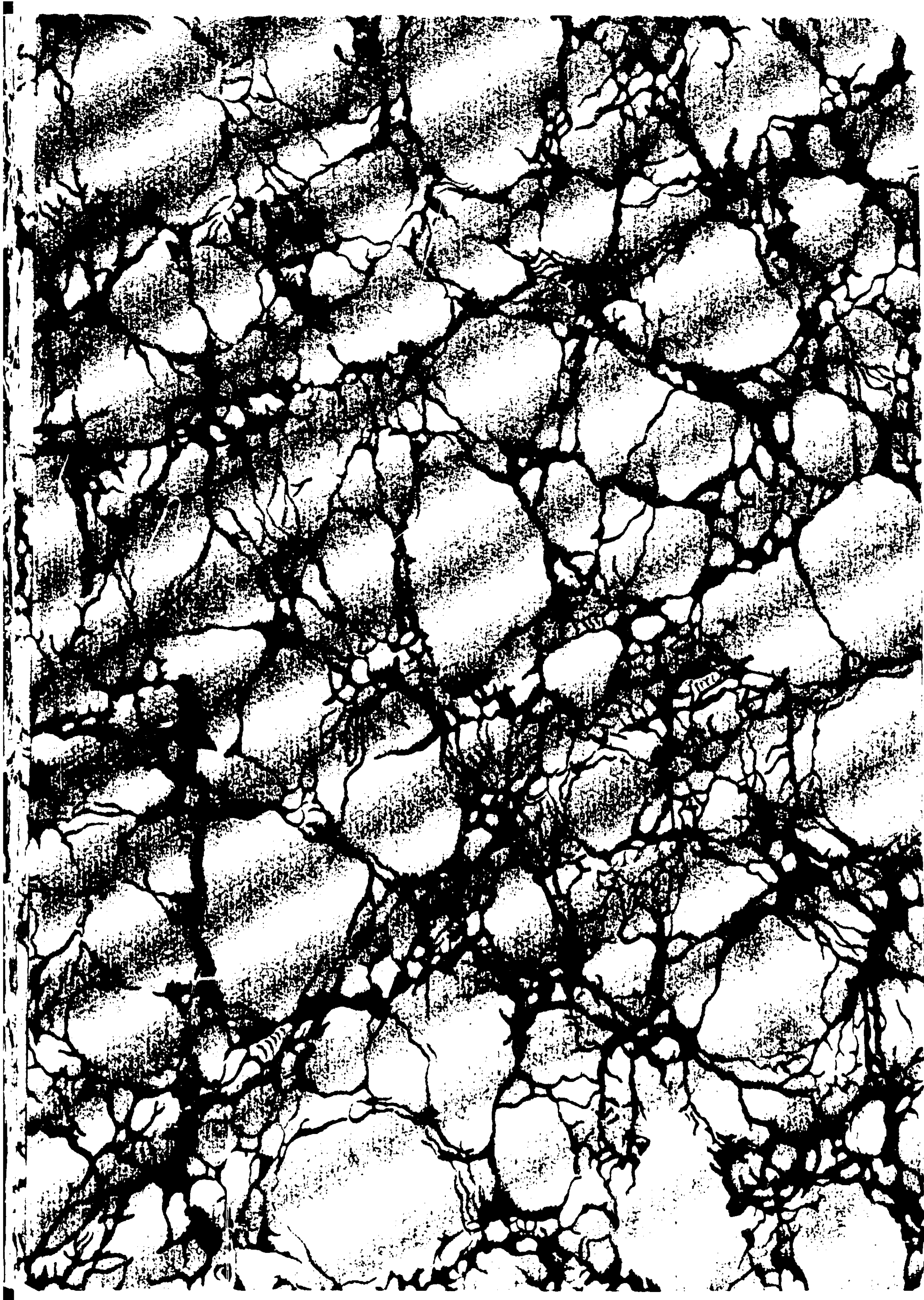
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.











.. le Cœur
populaire

2615

8^e Ye
9469

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE



LES SOLILOQUES DU PAUVRE. Édition revue et corrigée, illustrée par STEINLEN. 1 volume (16^e mille).

DOLÉANCES. 1 volume (*Épuisé*).

CANTILÈNES DU MALHEUR. Plaquette in-8°, illustrée d'une pointe sèche originale de STEINLEN.

UN BLUFF LITTÉRAIRE. Brochure.

THÉÂTRE

DIMANCHE ET LUNDI FÉRIÉ ou **LE NUMÉRO GAGNANT.** Un acte en prose représenté à l'*Œuvre* (décembre 1905).

LA FEMME DU MONDE. Pantomime en un acte, musique d'Esteban Marti, représentée *Salle Hoche* (janvier 1909).

ROMAN

FIL DE FER. 1 volume en prose mélangé de poèmes.

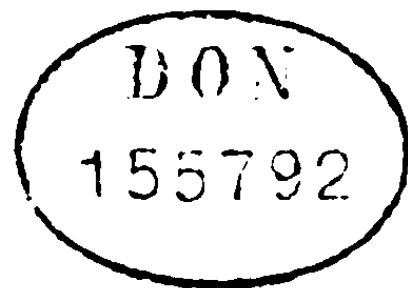
Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation et d'interprétation réservés pour tous pays.

Copyright by Eugène Rey — 1914.

JEHAN RICTUS



.. le Cœur



populaire

POÈMES, DOLÉANCES, BALLADES

PLAINTES, COMPLAINTES

RÉCITS

CHANTS DE MISÈRE

ET

D'AMOUR

En Langue Populaire

(1900-1913)



PARIS

EUGÈNE REY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

8, BOULEVARD DES ITALIENS, 8

1914

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CETTE ÉDITION

Cent vingt-cinq Exemplaires sur papier de la Manufacture
impériale du Japon

Numérotés de 1 à 125.

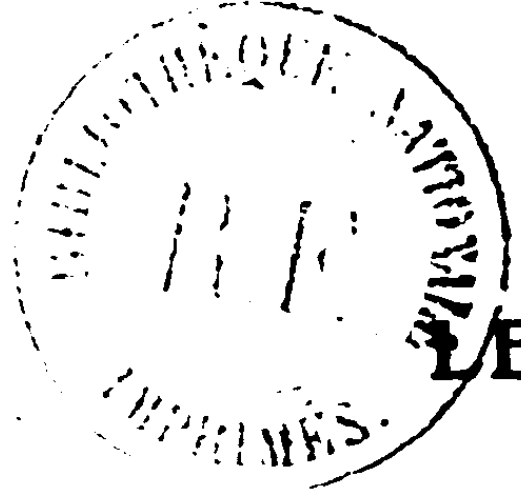
Mille Exemplaires sur papier vélin d'Arches

Numérotés de 126 à 1125.

Chacun de ces exemplaires sur papier de luxe contient

Un portrait de JEHAN RICTUS, par STEINLEN;
Trois fac-similés de lettres d'ALBERT SAMAIN et
de STÉPHANE MALLARMÉ adressées à l'Auteur.

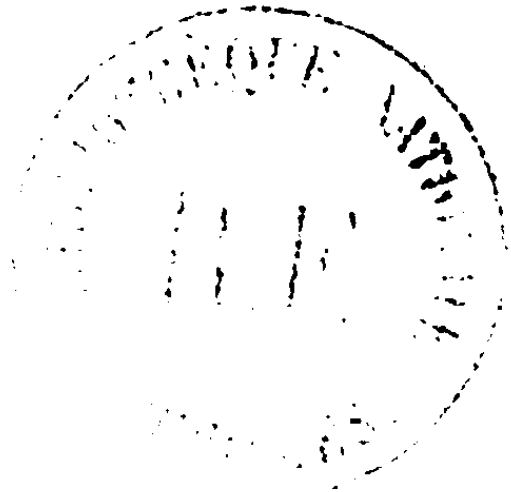




LE PIÈGE

5

LE PIÈGE



I

Les soirs de Mai, quand l'Ouvrier
sort de l'usine ou d'atelier,
libre et pas gai, sa journée faite,

fourbu par le boulot du jour,
généralment y rentr' chez lui
comme un carcan à l'écurie,
sans seulement retourner la tête

Mais... y a des soirs oùqu'y s'arrête
à regarder grouiller l'Faubourg
et pis aussi les alentours.

D'abord, quoiqu' tard, y fait cor clair
et souvent, y a eu eune ondée
qu'était tiède autant que des pleurs...

à preuent les crottoirs mouillés
reflèt'nt le ciel et ses couleurs,
et les ruisseaux ballad'nt du bleu.

V'là donc les frangins du cravail
qui rentiffent comme un bétail,
la gueul' baissée, les arpions lourds.....

Ah! pis y a c'potin de la rue
fait des embarras d'omnibus,
des claqu'ments d' fouets, des roues d'camions,
des engueulad's de collignons;

pis, v'là l'bataillon des gonzesses,
les frangin's aussi du turbin,
qui trottent vite en bavardant,
en s'gondolant, en chahutant,

leurs group's se crois'nt, se heurt'nt et s'press'nt,
tricot'nt des flût's, tortill'nt des fesses
dans l'air amoureux du Printemps;

cependant qu'au ciel rebleui
par l'avèrs' tombée tout à l'heure,
au front du Soir triste et sévère

eune Étoile, encor solitaire,
tremble, comme eune grosse larme
qui s'rait su' l'point d'déringoler

su' tout's les chieriès de la Terre.

II

Ce soir, l'Ouvrier est rêveur....
Ben sûr qu'ça y arriv' pas souvent,
car, depis trente ans qu'y turbine
(on peut dir' trente ans d'esclavage)

y n'est d'venu eun' vraie machine;
c'est pus un Êtr', c'est un rouage,
eun' mécanique, un automate,
qu'est pas pus nerveux qu'eun' tomate.

Y n'est quasiment abruti,
laminé, usé, aplati,
et cert's y vit pas, y fonctionne;
c'est ben rar' quand qu'y réflexionne!

Mais quoi..., ce soir, y n'est rêveur... ;
ce pétard, c' mouvement du faubourg,
ces ruisseaux bleus, ces crottoirs roses,
c'te bris' fraîch' su' sa tronche en sueur,
y sait pas pourquoi,... ça l' dispose
et ça yi grimpe au ciboulot.

— « Gn'y a pas, qu'y s' dit en s' graffouillant,
gn'y a pas d'erreur, c'est gigolo ;
la Vie, c'est pas pus toc qu'aut' chose,
seul'ment ça dépend d'la saison.....
C'est bath à voir, c'te p'tit' louchette... ;
le Ciel,... il est très... machin-chouette,
de vrai, on croirait d'la liquette
des gonzess's qui sont en maison ! »

Et le Prolo, au coin d'la rue,
boit la senteur du mois d' Marie ;
y s'rinc' l'œil, y tette, y respire,

ça yi fait doux par tout' la chair
depis le nombril jusqu'aux tifs :
c'est h'un nanan qui coût' pas cher
et qu'est meilleur qu'l'apéritif.

— « Ouais!.... »

Brusquement vient comme un goût'
qui sort des gargouill's, des égouts,
ou qu'arriv', dit-on, d'la banlieue....
Qu'est c'que c'est qu'ça? ça schlingu' les lieux!
Oh! là là, mince ed' choléra!
C'était meugnon..., c'est dégueulas!
Enfin tant pir', que voulez-vous :
à Paris les soirs de Printemps,

ça sent la merde et les lilas !

L' gas qu' était déjà tout réjoui
et qui bâillait aux hirondelles,
du coup, en a soupé vraiment :
y clôt son four et r' prend sa route,
sans mêm' groumer contre c' qui l' gêne ;
mais... c' te bon dieu d' odeur le suit !

Pourtant, y n' aurait, lui aussi,
besoin d' air fraîche et d' oxygène ;
tout' la journée il a massé
dans des vapeurs et dans l' cambouis,
ça trouillotait ferme à l' usine ;

et pour la pein', juste en sortant,
après eun' tit' bouffée d' Printemps,
y sent l' caca à plein's narines !

Beuh!.... Quoi qu'vous voulez qu'il y fasse!
Bédam'! Y n'y fait qu'la grimace,
le v'là r'parti l'long du faubourg....

Y n'est pas long à arriver
à la caserne ousqu'on l'espère,
et, après des tas d'escaïers
le v'là dans sa tôle au sizième!

Sa ménagère yi dit : — « Bonsoir? »
Lui yi rétorqu' : — « ...soir, ça boulotte? »
Et le v'là parti à s'asseoir.

Gn'y a l'frich'ti su' la tab' bancale
et, par la tabatière ouverte,
il entre, avec la bris' du soir,
cette infamie d'odeur fécale :
il l'a r'niflée? Il en mang'ra...

ça sent la... chose et les lilas.

Où sont les mô'm's? Y sont pas là.
Gn'en a qu'est à gouaper quéqu' part,
gn'en a un qu'est au cours du soir,
gn'en a un aute au régiment,
et gn'en a un qu'est au ballon :
n'a fait quéqu' sal' coup, ... on sait pas.

Quant qu'aux fill's, gn'en a justement
eun' qui n'a su que s'faire enfler,
et son dâb, quand qu'il a su ça,
qu'on n'causait que d'ell' dans l'quartier,
l'a foutue dehors à coups d'pied,
ell', son gros bide et son p'tit gas,
et depis... y en a pus d'nouvelles...

A doit êt' morte ou tournée grue.

Devant ce foyer déserté
l'Travailleur se sent... embêté :
seul'ment... y veut pas qu'on n'y en cause,
bon guieu d'nom de guieu..., d'un tas d'choses!

V'là donc l'moment d'bouffer un peu;
y n'a pas ben faim, l'Ovréier,
mais quoi, c'est « l'usage », c'est l'instant.

Sa jigi fouille au plat et l'sert
eun' ratatouille à pomm's de terre,
et tous deux, sans s'causer encore,
mastiquent, lapp'nt, loufent, tortorent,

ça sent la... zut et les lilas.

Mais, c'balthazar est vit' fini,
la négresse envahit l'log'ment;
l'Ovréier s'dit : « Cré nom dé dié,
quoi que j'vas foutre ed' ma soirée?

« Aller boir' chez l'bistrot un verre?
ou aller au Café-Concert,
un d'ces cochons d'bouis-bouis d'quartier
ousqu'on n'entend qu'des couillonnades?... »

Aller faire un tour su' l'boul'vard?
(Ah! oui, parlons-en du bol d'air!)
D'abord y se sent esquinté,
pis, si dehors y pointe el' blair, !
y r'tomb'ra toujours su' c't'haleine
qui pue la... hem! et les lilas.
Bref, tout ça, quoi... ça yi dit pas!

Y s'dresse, y s'étir'! N'a la flemme :
— « Autant s'aller plumer! » qu'y s'dit.

Sa femme, a y est déjà partie,
alle est dans la planque à côté,
su' leur pauv' galett' de mat'las
montée su' patt's et qu'est un pieu,
(mêm' qu'on l'entend ronfler déjà
pir' qu'un volant ou qu'eun' turbine).

Alorss... lui aussi y n'y va;
y pénètr' dans sa bonbonnière....
Nom de nom! N'y fait chaud ce soir,
et su' les murail's du boudoir
gn'y a déjà d'la vermin' qui trotte.

(Y faut qu'tout un chacun boulotte.)

Et l'Ovréier y jett' sa bâche,
pis y dépiaut' son culbutant
et pis... ses godillots à clous;
y gard' sa liquett'; voilà tout,
l'est quasi comm' le père Adam.

Ben vrai! C'que l' Travail en a fait!
Son anatomie est usée,
n'a des jointur's ankylosées,
y n'est plein d'tar's et d'éparvins,

plein d'varic's et de durillons,
de balaf'r's qui font d'grands sillons,
trac's d'accidents ou de blessures,
(on croirait jamais not' frangin)

à tout jamais il est atteint
dans sa noblesse et sa beauté!

Mais quoi qu'il a à s'dandiner,
à stopper,... à hésitailler?
Ben sûr, qu'y s'apprête à s'pieuter
sans seul'ment se rincer la gueule,
le troufignon, les mains, les pieds!

A r'garder sa Marie qui pionce
innocemment, le blair dans l'mur,
l'Ovréier s'dit qu'en r'montant c'soir,
comm' ça, tout le long du faubourg,
oultre la merde et les lilas,
ça sentait ben un peu l'Amour!

Gn'y avait des tas de p'tit's jeunesses,
des gigolett's, des p'tit's fumelles,
qu'a pas d'mirett's mais d'vraies jumelles
qui déculottent les passants,
et dont un r'gard vous r'tourn' les sangs.

Gn'y avait des nuqu's grass's et dodues,
des p'tits bergèr's en camisoles,
dans quoi tressautaient des tétons
qui d'vaient êt' beaux, durs et pointus.

Gn'y avait des p'tits pieds, des p'tit's mains,
des corsag's ouverts, d'la chair nue
et des croupions de p'tit's morues
qu'on aurait troussés en cinq sec!

L'Ouvrier, y r'pense à tout ça
on peut dir' presque malgré lui,
car son Épouse, alle est ben moche....

La pauv' dondon, à forc' d'êt' doche,
a tous ses trésors cavalés
et les nénés putôt foutus,
comm' si, mon Guieu, sauf vot' respect,
qu'all' se les serait dégueulés.

Bédam' ! vous pensez, le turbin,
la dèch', les soucis, l'manqu' de soins,
pis toujours ête outil d'besoins
et pis toujours ête eun' pondeuse...

ça use aussi avant vot' temps,
ça vous dégrade el' monument,
ça vous ronge,... ça vous détruit,
si jeune et si girond' soit-on,
ça bouff' la joie et le désir,

et l'plaisir... y n'fait pus plaisir!

Son Homm', lui, y vit dans l'dégoût;
gn'y a ben longtemps qu'y n'y caus' pus,
juste ed' quoi y compter sa paie;
et quant qu'à la chos' de l'affaire,
lui aussi l'en a perdu l'goût.

Mais ce soir vraiment, nom de nom,
y n'a quét' chos' comme un retour,
un r'gain, un fri-fri qui l'tracasse
et lui trott' par tout' la carcasse...
Salaud d'Printemps!... Cochon d'faubourg!

D'abord y veut pas, y s'raisonne;
ji, tout d'un coup, sans avertir,
comm' ça... rebrusquer son Ancienne
qu'est putôt dign' d'êt' respectée!
(Ça n'a pas d'bon sens ni d'pitié
c'est quasiment d'un criminel!)

Mais quoi, ... y n'a qu'ell' sous la main!
Quiens, c'est-y pour son museau rose,
les pucell's du faubourg Germain?

Les cochons n'auront jamais d'perles,
les cochons n'auront jamais d'perles!
Faut' d'ortolans on bouff' des merles,
faut' de brioche on s'call' du pain!

Pis y a pas... v'là la sèv' qui monte;
la Vie, a gronde en ses rognons;
loufe, éperdu, rouge de honte,
l'Ovréier, le bon compagnon
s'met à gémir... comme un entier

(La Nature est là qui exige,
elle aussi, a fait son métier!)

Et v'lan! Boum! Le v'là qui s'abat
su' ce pauv' pieu, su' ce grabat,
ousque roupill', sans s'emballer,

sa Démolie, sa Désolée....

Et dans la nuit, près d'la muraille,
(sous l'chromo de quéqu' Président
qui fait l'voyeur là, sans tiquer),
l'Ovréier r'tourn' sa légitime
(laquelle effarée rouvr' les z'yeux
ayant l'air de dir' : — « C'qu'y a l'feu? »)

et, sans mamours préparatoires,
sans un bécot, sans rien d'gentil,
(un peu pus même y la battrait;
dans les temps l'était pus poli!)

Y l'écart', la s'coue, la harponne,
y la coltine, y la cramponne,
y la bouscule, y la rouscaille...

et, en gueulant comme un putois,
y yi enfourne encore eun' fois
jusqu'au fin fond d'sa vieill' berdouille,
d'la grain' de vie, d'la pâte à mômes,

d'la chair à turbin comme lui!

Aussi c'te pauv' femm' réveillée
fait h'eun' tass' toute émerveillée :

— « Quoi que y a pris à son mari?
Pourtant y n'avait pas l'air cuit,
quand y n'est rentré tout à l'heure. »

Car, elle, a n'y a vu qu' du feu,
a n'a quasiment rien senti,
a s'est prêtée, ... alle a subi;
alle a possédé... peau d' zébie,
l'aurait dû mieux la réveiller.

(Elle, alle arriv' comm' les sergots,
quand les pègres sont cavalés
et le pante aux trois-quarts occis!)

Mais a s'dit : — « Quoi, ... c'est sa façon,
et faut y fair' croire qu'c'était bon! »

Et v'là qu'a geint, v'là qu'a soupire,
v'là qu'a gazouill', v'là qu'a s'tortille,
v'là qu'a lui fait un peu d'chiqué...

(chacun son genr' de charité!)

Seul'ment lui n'est pas aussi poire,
et y sait ben c'qu'il en faut croire;
y dit rien, mais... y n'y coup' pas.
Et y s'arr'lèv' tandis qu'su' l'flanc
ell' riboul' cor des callots blancs!

Y s'arr'lève, y yi tourne el' dos
sans eun' caress', sans un p'tit mot,
et y s'assoye au bord du lit
les pieds par terr', pas loin d'Julot!

Y n'est calmé,... y réchéflit,
y réflexionn' su' c'qu'y vient d'faire,
y sent qu'c'est h'encor eun' conn'rie!

— « Ah! nom de Dieu, c'est cor le Piège! »
y s'a laissé chopper encore
et à preusent il est trop tard!

Comment couper à la misère?
Ben sûr que c'était pas l'moyen
d'empêcher les grèves, les guerres,
les chômages, les maladies....

Et c'est à présent qu'y voit clair!

— « Bon dieu d'nom de Dieu d'salop'rie!
Gn'y a donc pas assez d'malheureux
qui chinent et peinent su' la Terre. »
Vrai, en c'moment, s'il le pourrait,
y s'bott'rait l'cul avec plaisir....

Mais quoi, c'te judass'rie d'Nature
qu'est toujours pus marioll' que lui!

Alorss, en songeant à tout ça
(sans pourtant ben se l'esspliquer,
car c'est trop difficil' pour lui...)

ses idées s'brouill'nt, son cœur se gonfle,
et son front ridé dans les mains,
à tourner, r'tourner son malheur,
tout d'un coup jaillit sa douleur
su' sa pauv' gueule en deux ruisseaux ;

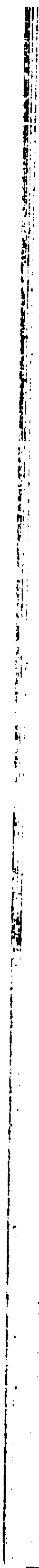
Et l'restant d'la nuit là, y d'meure
et l'restant d'la nuit là, y pleure
su' sa limac' de cravailleur.....

su' sa pauv' liquette à carreaux.



COMPLAINTE
DES
PETITS DÉMÉNAGEMENTS
PARISIENS

(Le Petit Terme)



COMPLAINTE
DES
PETITS DÉMÉNAGEMENTS
PARISIENS
(Le Petit Terme)

Badadang boum! Badadang d'zing!

Janvier, Avril, Juillet, Octobre.....
Quoi c'est que c'chambard dans Paris,
de Montmerte à l'av'nue du Maine
et d' Menilmuche à Montsouris?

C'est rien, Messieurs, demeurez fermes ;
c'est dans Pantruche el' jour du Terme :
c'est l'grand aria, le r'mue-ménage
de Populo qui déménage ;
c'est l' « Peup'-Souv'rain » qui fout son camp.

Badadang boum ! d'zing ! Badadang !

V'là la chose ; on a essayé
d'amasser l'argent du loyer :
pour ça, on a trimé, veillé
jours et nuits un trimestre entier.....

Le moment v'nu... on n'a pas pu
on a eu beau s'priver, s'rogner
su' l'quotidien, su' l'nécessaire,
ça r'gard' pas c'pauv' Popiétaire
qui lui n'demand' qu'à êt' payé.....

Preusent, y faut décaniller
avec c'qu'on a pu échapper
au brocanteur, au requin d'terre...

Gn'y a pas, y faut call'ter aut' part,
pour ben sûr, dans un aut' quartier
et d'un aut' gourbi délétère
redéplanquer trois mois plus tard,

Badadang boum! Badadang d'zing!

Et aign' donc! L'Cravailleur débine :
— « Allons bon! que s'dit la vermine
(punaises, poux, puc's, araignées
qui n'aim'nt pas ben êt' dérangés) :

— « Ces salauds-là sont enragés,
z'ont dû encor s'fair' fout' congé;
les v'là qui vont r'déménager,
attention aux fuxions d'poitrine! »

Badadang boum! D'zing badadang'

Et v'là la bagnole à brancards
ousque l'gratt'-papier, l'ovréier
ont empilé leur p'tit bazar,
composé d'infirm's, d'estropiés
qui ont vu pas mal d'escaïers,
de collidors et d'gueul's d'huissiers.

Badadang boum! Badadang d'zing!

Voici la tabl', la pauv' tit' table
autour d'qui on s'est envoyé
tant de ratatouill's délectables,
tant d'faux-filets... d'vache enragée.

On l'a mis' les quat' patt's en l'air,
comme eun' jument pris' de coliques
décédée su' la voie publique!

Badadang d'zing! Badadang boum!

Sucez! V'là la machine à coudre
(achetée à tempérament
qui vous détruit l'tempérament)

car, elle a cousu le suaire
invisible et brodé de pleurs
ousque l'on a enseveli
jeuness', vaillance, santé, couleurs;
à preuv' qu'on en est tout pâli,
la poire en miroir-à-douleurs
et qu'on s'défile en poitrinaire.

Badadang boum! D'zing badadang!

V'là c'te pauv' vieill' gonzess' d'ormoire
tout' détraquée, toute esbloquée;
alle a tant vu filer d'sa panse
les petits magots dérisoires
qu'alle en garde un air « ça-m'-fait-... suer »
et « Honni soit qui mal y pense! »

Badadang boum! Badadang d'zing!

Et enfin l'mat'las ousqu'on pionce,
quand qu'on rentre esquinté ou saoul;
le pauv' mat'las, qui fut p't-êt' bien
jadis mis su' les barricades
et cardé par les biscaiens
au temps des guerr's entr' citoyens;

le pauv' mat'las, le pauv' poussier
d'où le p'tit Dardant s'est tiré
y a ben longtemps, y a bell' lurette,
les boïaux sortis à coups d'pied
et les miroitants au beurr' noir :

COMPLAINTE DES PETITS DÉMÉNAGEMENTS 39

le pauv' mat'las ousqu'on s'marie
pour pondr' des mô'm's à tour de cul,
qu'on n'saura pas comment nourrir;

le pauv' mat'las à grands carreaux
ousque l'on chiale, ousque l'on crie,
quand qu'on est malade ou blessé;
et souvent ousqu'on en finit,
quand qu'on a ben crevé sa vie
et qu'on n'est pas tourné rentier...

Badadang boum! D'zing badadang!

V'là les z'outils, v'là la vaisselle,
les grapeaux roulés, les lampions
pour fêter la Révolution!!

Et couronnant l'château branlant
par des cord's et par des sifelles,
voilà des chromos « artistiques »,
la tronche aux divers Preuzidents
qu'ont « honoré la République ».

Y a les principaux, Thiers, Grévy,
défunt Carnot, défunt Tanneur;
tous, sanglés d'la Légion d'Honneur,
présid'nt ces tristes déballages
avec l'air calme qu'ont les Morts :
(faut dir' qu' quand y z'étaient vivants
y rouspétaient pas davantage).

On part : — « Filons ! » dit la borgeoise
qui trimball' la cage aux bécans.
Et Populo s'met les courroies
ben humblement, ben tristement...

Jésus déménagea sa Croix!

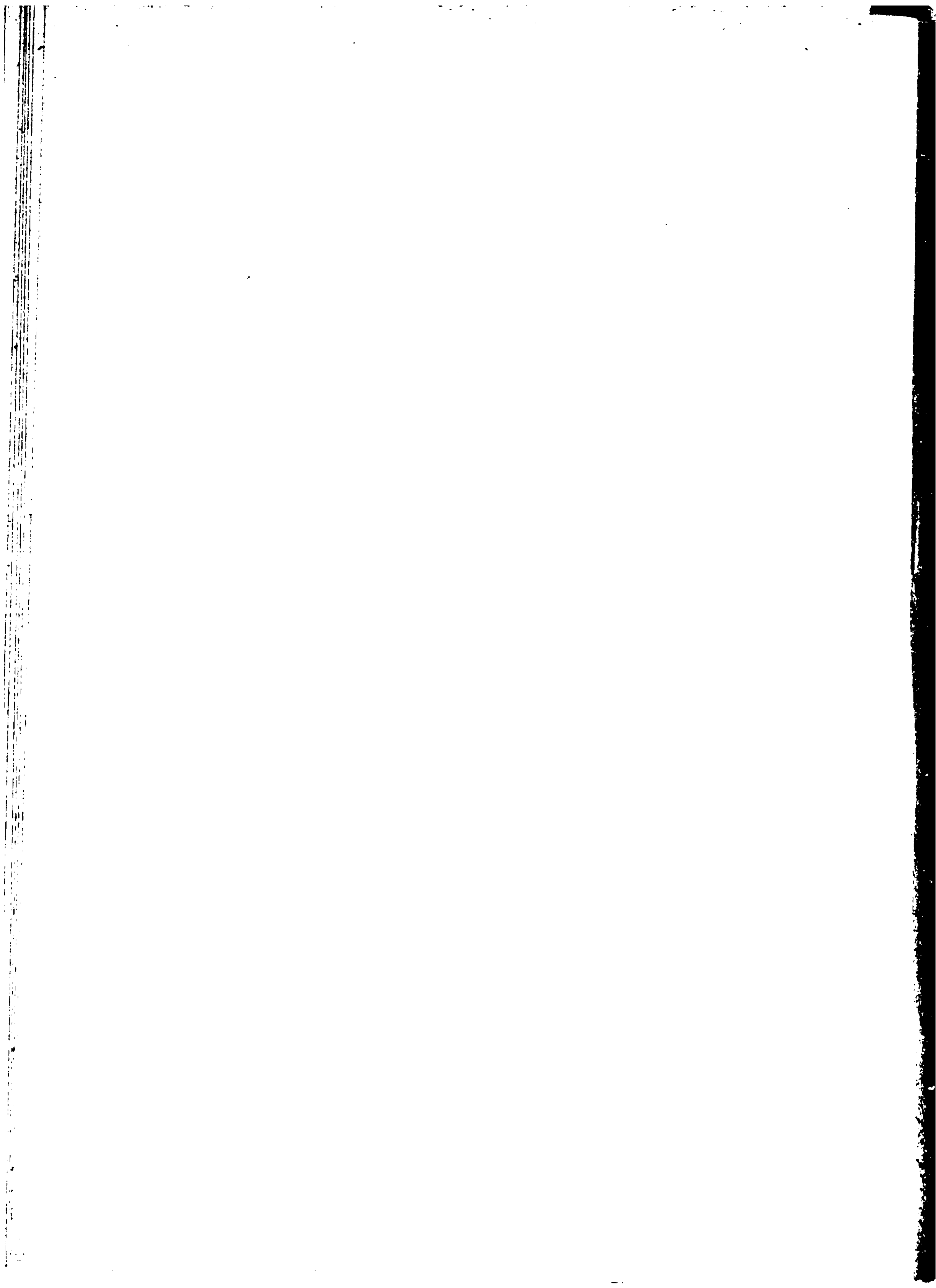
Populo s'déguise en carcan
et il emporte par les rues
ses punaises qui se tienn'nt coi,
ses Dieux, ses Maîtres et ses Rois...
et... la marmaille pousse au cul!

Badadang boum! D'zing! Badadang!

Ben, n'en v'là d'eune « Allégorie »,
n'en v'là d'un « Triomphe » éclatant
pour embêter celui d'Charonne!
Ça pourrait faire un beau pendant,
on mettrait d'ssous ce boniment :

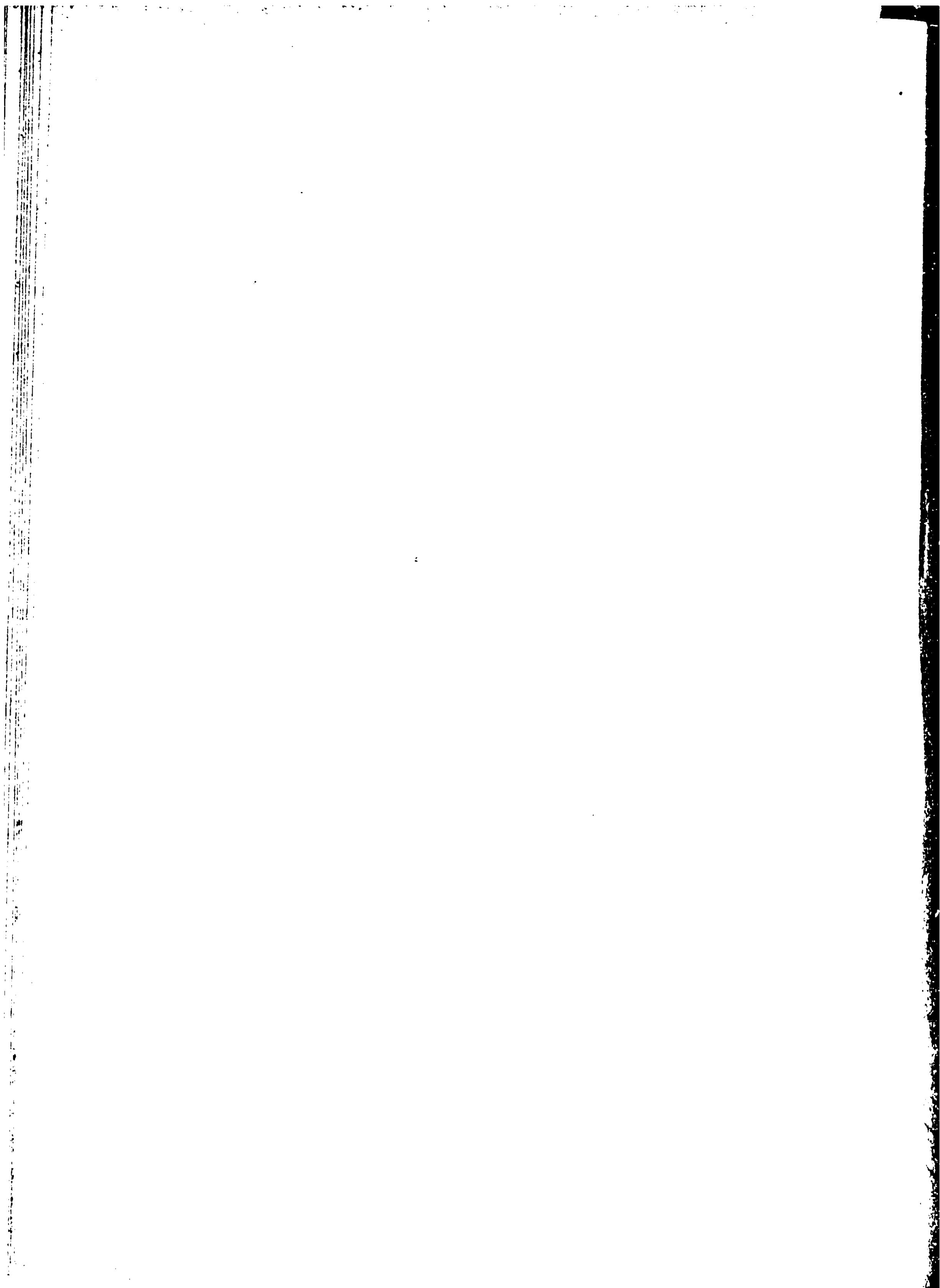
« PEUPLE SOUVERAIN DÉMÉNAGEANT
AVEC LES BIENS DE SA COURONNE, »
Et mézig ajout'rait — : « Cambronne! »

Badadang boum! D'zing! Badadang!



LES PETITES BARAQUES

(Sept ans)



LES PETITES BARAQUES

(Sept ans)

* — « M'man? Laiss'-moi voir les p'tit's baraques
dis,... arrê't' toi M'man,... me tir' pas!
Tu m'sahut's, tu m'fais mal au bras...
Aïe, M'man! Tu fous toujours des claques!

Ben vrai, c'qu'y a du populo!
M'man? y rigol'nt comm' des baleines....
Quoi c'est qu'y leur jacqu't' el' cam'lot?
Pheu!... c'que ça pue l'acétylène!

* M'man, les « bolhommes »! M'man, les « pépées »,
les « ciens d'fer », les flingu's, les « misiques »,
les sabr's, les vélos « mécaliques »!
oh! Moman, c'que j'suis égniaulé!

- * C'qu'y coût' cher « l'ceval » du milieu?
Ç'ui-là qu'est pus grand qu'eune enseigne?
J'voudrais l'avoir, moi, nom de guieu!
Aïe, M'man! Tu fous toujours la beigne!
- * Quiens, ... ton baluchon qui s'défait!
Y te l'ont r'fusé chez ma « Tante »?
C'est p't-êt' pour ça qu't'es pas contente?
Oh! va donc, Moman, qué qu'ça fait!
- * N't'occup' pas si tu n'as pas d'sous,
c'est pas pour m'ach'ter que j't'arrête;
mais rien que d'z'yeuter les joujoux,
moi ça m'fait du bien aux mirettes.
- * Si l'dâb' rentr' pas mûr et sans l'rond,
quiens, te m'paieras eun' tite échelle,
eune orange ou deux sous d'marrons;
va M'man, ça f'ra la rue Michel!

x Oh! là là, c'que j' suis fatigué!
On l'est pas h'encor à Saint-Ouen?
Pus qu'on trottill', pir' que c'est loin,
Oh! Moman, c'que j' suis fatigué!

La neige entr' dans mes godillots;
ça fait du tort à mes z'eng'lures;
j'ai beau êt' un gas à la dure,
j'ai comme un lingu' dans les boïaux!

x Tu sais, l'sal' môm' de l'épicier?
Y fait son crâneur, son borgeois;
l'aut' nuit, l'a eu dans ses souïers
eun' tit' balance et des vrais poids...

x n'avec eun' bell' petit' bagnole,
eun' boît' de troufions, un guignol;
c'est « l'Pèr' Noël », à c'qu'y paraît;
pour voir, dis Moman, c'est-y vrai?

* — « Vous, qu'y nous a d'mandé, les crapauds,
'spliquez-moi c'que vous avez eu
de la part du « Petit Jésus »?

— « Nous, qu'on y a balancé, la peau! »

* Alorss, t'sais pas c'qu'y nous a dit,
M'man? Y nous a app'lés « plein-d'-poux » :

— « Le Pèr' Noël, c'est sûr, pardi,
va pas chez des purées comm' vous! »

* Vingt dieux! Du coup, moi, mes frangines,
tous dessus on y a cavalé :

ah! qu'est-c'qu'on y a mis comm' volée!

Dame aussi! Pourquoi qu'y nous chine!

* Pis... on y a cassé ses affaires;

pis après, on s'a fait la paire;

ben, tu sais pas c'qu'y nous a dit?

— « Tas d'salands, j'vas l'dire à mon père
et j'vous f'rai couper vot' crédit! »

.
.

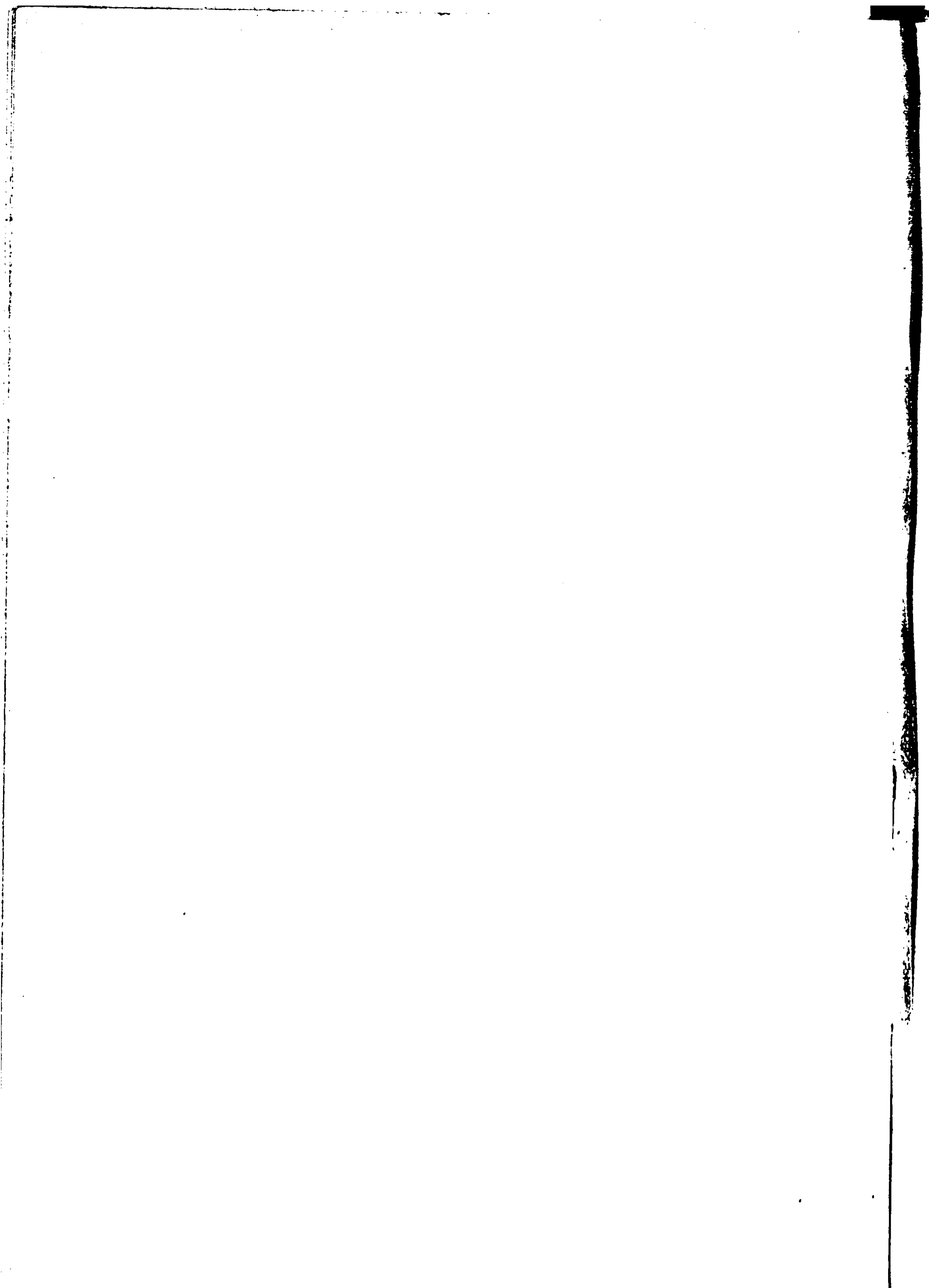
x Oh! là, là, Moman! Quoi qu'y t'prend?
Marée! C'est lui la « mauvais' graine »!
Aïe! Oh! Soupé! Merd' c'que j'étrenne!

Sûr, on voit ben qu'c'est l'Jour de l'An!



LA FROUSSE

(Onze ans, six ans)



LA FROUSSE

(Onze ans, six ans)

— « Hé! tu dors pus?... Caus' moi, Mémaine....
Toi aussi t'as h'entendu l'coup?
C'est h'encor Pepa qui rentr' saoul :
y n'a dû claquer sa quinzaine!

Serr'-moi fort,... boug' pas,... écoutons.
(Ah! ton p'tit cœur fait du tapage!
Y saut' comm' Fifi dans sa cage
quand y voit l'petit chat Miton.)

Aie pas peur,... j'suis là,... j'suis ta « Grande »,
tu sais ben cell' qu'est quasiment
comm' qui dirait ta p'tit' moman?
Ben voyons, la cell' qui t'commande,

qui t'brabouill', qui t'habill', qui t'peigne,
qui t'mouch', qui t'serch' tes petits poux,
cell' qui ramass' pour toi les beignes,
cell' qui t'aime à plein-cœur-d'amour!

Bon sang! Quoi c'est qu'y s'passe en bas?
M'man est encore à sa couture....
P'pa l'appell' : — « Putain, pourriture! »
Vrai! Pourvu qu'a n'y répond' pas!

Quand qu'y n'est bu y d'vient méchant :
M'man dit toujours qu'all' le plaqu'ra,
mais avant, y l'estourbira,
pis nous... y nous en f'ra autant.

Hier,... t'as vu? Pour sercher querelle
et tâcher d'y mette eun' pâtée,
y n'a craché dans nos écuelles,
mais Moman a pas rouspété!

T'entends? Y va, y vient, y rogne.....
Pan! Ça c'est nos joujoux qu'y cogne....
(Pourvu qu'avec ses gros souïers
y n'aill' pas les écrabouiller!)

Pleur' pas, Mémain', c'est pour de rire;
laiss' fair', j'fouill'rai dans son fann'zar;
ça et c'qu'y m'rest' dans ma tir'-lire,
j't'en ach't'rai des aut's au bazar.

Mais surtout qu'y grimp' pas nous voir,
j'ai la frouss' quand l'est dans la chambe,
y pos' son gros cul sù' nos jambes
et y rest' comm' ça dans le noir....

Y ricane, y caus', ses dents grincent
pis y nous chopp', nous tât', nous pince
et nous farfouille où faurait pas.....
Mais on peut rien dir' : c'est Pepa!

On s'gare, on s'noie, on s'met en boule;
crier!... on prendrait l'mauvais paing,
c'est du coup qu'y perdrait la boule
et nous f'rait passer l'goût du pain!

Tout ça vient de c'que près d'l'usine
où tout' la journaille y turbine,
d'un Sam'di à l'autre Sam'di,
y a plein d'bistrots qui font crédit!

Pis M'man aussi a pas d'toupet,
pass'que moi, quand j's'rai pour m'marier,
sûr, j'prendrai pas un ovréier
ou c'est moi que j'touch'rai sa paie!

.

Mémaine ! Ej' crois que l'v'là, bon Dieu!
vouï vouï,... enfonçons-nous au pieu;
tais-toi,... f'sons min' de roupiller,
n'os'ra p't-êt' pas nous réveiller.....

Patatras, boum! Minc' de potin!
Y bûche!... Y doit n'ête en cabosse.....
Oh! à preusent, y a pus d'émosse,
y planqu'ra là jusqu'au matin!

Preusent... on peut rabattre el' drap
on peut s'allonger à sa guise.
Bonn' nuit, ma gross', fais-moi eun' bise,

serr'-moi ben fort dans tes p'tits bras.

17. 1. 1954. 1. 1. 1954. 1. 1. 1954.



FARANDOLE

DES

PAUV'S 'TITS FAN-FANS MORTS

(Ronde parlée)

Vertical line on the left side of the page.

Vertical line on the right side of the page, ending in a horizontal bar at the bottom.

FARANDOLE
DES
PAUV'S 'TITS FAN-FANS MORTS

(Ronde parlée)

**Nous, on est les pauv's tits fan-fans,
les p'tits flaupés, les p'tits foutus
à qui qu'on flanqu' sur le tutu :**

**les ceuss' qu'on cuit, les ceuss' qu'on bat,
les p'tits bibis, les p'tits bonshommes,
qu'a pas d'bécots ni d'suc's de pomme,
mais qu'a l'jus d'triqu' pour sirop d'gomme
et qui pass'nt de beigne à tabac.**

Les p'tits vannés, les p'tits vaneaux
qui flageol'nt su' leurs tit's échâsses
et d' qui on jambonn' dur les châsses :

les p'tits salauds, les p'tit's vermines,
les p'tits sans-cœur, les p'tits sans-Dieu,
les chie-d'-partout, les pisse-au-pieu
qu'il faut ben que l'on esstermine.

Nous, on n'est pas des p'tits fifis,
des p'tits choyés, des p'tits bouffis
qui n'font pipi qu'dans d'la dentelle,
dans d'la soye ou dans du velours
et sur qui veill'nt deux sentinelles :
Maam' la Mort et M'sieu l'Amour.

Nous, on nous truff' tell'ment la peau
et not' tit' viande est si meurtrie
qu'alle en a les tons du grapeau,
les Trois Couleurs de not' Patrie...

Qué veine y z'ont les z'Avortés!
Nous, quand on peut pus résister,
on va les retrouver sous terre
ousqu'on donne à bouffer aux vers.
Morts ou vivants c'est h'un mystère,
on est toujours asticotés!

Nous, pauv's tits fan-fans d'assassins,
on s'ra jamais les fantassins
qui farfouillent dans les boïaux
ou les tiroirs des Maternelles
ousqu'y a des porichinelles!

Car, ainsi font, font, font
les petites baïonnettes
quand y a Grève ou Insurrection,
car ainsi font, font, font,
deux p'tits trous.... et pis s'en vont.

Nous n'irons pas au Bois, non pas
aux bois d'Justice... au bois tortu,
nous n'irons pas à la Roquette!

Et zon zon zon... pour rien au monde,
et zon zon zon, pipi nous f'sons
et barytonnons d'la mouquette
su' la Misère et les Prisons.

Nous, pauv's tits fan-fans, p'tits fantômes!
Nous irions ben en Paladis
si gn'en avait z'un pour les Mômes :

Eh! là, vousqu'il est le royaume
des bonn's Nounous à gros tétons
qui nous bis'ront et dorlott'ront?

Car « P'tit Jésus » y n'en faut pas,
lui et son pat'lin transparent
ousqu'on r'trouv'rait nos bons parents,

(On am'rait mieux r'venir d'son ciel
dans h'eun' couveuse artificielle !)

Gn'y en a qui dis'nt que l' Monde, un jour,
y s'ra comme un grand squar' d'Amour,
et qu'les Homm's qui vivront dedans
s'ront d' grands Fan-fans, des p'tits Fan-fans,
des gros, des beaux, des noirs, des blancs.

Chouatt' ! Car sans ça les p'tits pleins-d'-giffes
pourraient ben la faire à la r'biffe ;
quoique après tout, on s'en-j'-m'en-fous
pisqu'on sait ben qu'un temps viendra
où qu' Maam' la Mort all' mêm' mourra
et qu'pus personne y souffrira !

Mais en guettant c'te bonn' nouvelle
saluez, dansez, nos p'tit's cervelles ;
giclez, jutez, nos p'tits citrons.

Aign' donc, cognez! On s'fout d'la Vie
et d'la Famill' qui nous étrille,
et on s'en fout d'la République
et des Électeurs alcooliques
qui sont nos dabs et nos darons.

Nous, on est les pauv's tits fans-fans,
les p'tits flaupés, les p'tits fourbus,
les p'tits fou-fous, les p'tits fantômes,
qui z'ont soupé du méquier d'môme

qui n'en r'vienn'nt pas... et r'viendront plus

67

IDYLLE

68



IDYLLE

I

« Môm', c' que t'es chouatt' ! Môm', c' que t'es belle !
Je sais pas c' que t'as d'pis quéqu's temps,
c'est sans dout' l'effet du Printemps
et qu'tu viens d'avoir tes quinze ans,
mais c' qu'y a d'sûr... t'es pus la même.

J't'ai vue qu'tu jouais à la marelle,
au diabololo ou au ballon,
y n'y a pas h'encor si longtemps ;
t'étais eun' « sal' quill' » pour les gas,
moche et maigr' comme un échalias,
et quand qu't'allais aux commissions
on t'coursait pour t'passer à beigne !

Mais, depis p't-êt' mêm' pas deux s'maines,
voilà qu'tu t'es mise à éclore
comm' qui dirait un bouton d'or;
t'es sangée,... c'est la nuit et l'jour;

preusent t'es forcie et t'es ronde,
t'as pris d'la fesse et des nichons
et, pus on s'avance en saison,
pus tu d'viens meugnonne et gironde.

Et j'suis pas l'seul à l'arr'marquer;
allum' voir un coup en errière,
les flics, les boscos, les rombières
qui s'arr'tourn'nt su' toi dans l'faubourg.

T'as d'gross's joues pleines
à bell's couleurs,
comm' ces mignards en porcelaine
qu'on vend au bazar dans les boîtes;
t'as eun' fin' tit' gueulett' de chatte
rouge et fraîch' comme un petit cœur.

Mais surtout, Môm', t'as d'bell's grand's mires
qu'ont l'air d'éclairer tout Paris;
ô Môm'..., je sais pas comment dire...,
quand qu'tu tiens leurs beaux cils levés,
ça fait penser aux marguerites
qui vous regardent dans les prés.

Oh! voui pour sûr qu't'es pus pareille
et qu't'es d'venue eun' rich' goss'line
qui sent l'amour et la santé;
n'avec ton costum' de « Claudine »,
n'avec ton p'tit blair effronté
qui t'donne un air de t'foutr' du monde,
ta têt' nue..., tes bell's boucles blondes,
tu fais scandal', tu fais soleil!

Aussi tu l'sens... tu cross's, tu crânes ;
tu vous fusill's en plein visage
de tes beaux n'œils démesurés,
et, dans la foul' qui t'fait passage
et qui t'envoie des boniments,
tu vas ben tranquill' comme eun' reine,

tétons droits et les reins cambrés.

II

Dis, Môm', tu viens-t'y avec moi?
On est en Mai, fait putôt chouette;
les Bistrots sortent leurs fusains,
les « hollandais » gueul'nt dans leurs cages ;
la tête en bas le cul à l'air,
les grouillots jouent su' les crottoirs
et les cadors font du bouzin
en se visitant la rosette.

Dis, Môm', tu viens jusqu'aux fortifs?
On s'allong'ra su' le gazon
et, si on pousse au « Robinson »,
on f'ra eun' partie d'balançoires,
on s'bécot'ra sous la tonnelle,
on bouff'ra des frit's ou des crêpes
et on boira l'apéritif!

Dis, Môm', tu veux-t'y êt' ma poule?
J's'rai ton « p'tit homm' », tu sais, j' suis gas ;
j'te défendrai, j'te battraï pas,
et pis, si un jour on s'dispute,
jamais j'te dirai : choléra,
fumier, poison, putain ou vache,
comme on s'appell' quand on s'aim' pus.

Môm' ! j'voudrais dormir avec toi.
Si tu veux, on s'louera eun' tôle,
un bath garno chez un bougna ;
tu plaqu'ras tes Vieux, moi les miens,
et on la f'ra aux bohémiens,
on s'ra maqués au marida.

J'turbin'rai pour toi, s'il le faut !
Jamais je n'te mettrai su' l'tas :
et, si j'peux pas trouver d'boulot,
j'grinch'rai, j'truqu'rai, j'f'rai... j'sais pas quoi
j'la f'rai à la dure au besoin !

(Au jour d'aujourd'hui faut du pèze
et n'doit pas gn'y avoir des caresses
et d'la Femm' que pour les rupins !)

Dis, Môm', tu l'ouvres pas souvent ;
d'pis qu'on s' ballade y a qu' moi qui cause :
ton beau p'tit blair aux naseaux roses
r'mue seul, se gonfl', souffle et pilpate
comme un goujon chopé vivant.

Vrai, Môm', tu l'ouvres pas souvent !

Quiens, nous y v'là à la barrière....
Viens Môm', descendons dans l' fossé,
donn'-moi la main pour pas glisser
(c'est plein d' charogn's et d' tessons d' verre) ;
là-bas, j' guigne un coin pour s'asseoir,
n'avec un buisson où s'cacher ;
là on peut camper jusqu'au soir,
personn' vienra nous y sercher.

III

Dis, Môm', maint'nant y faut m'montrer
tes beaux petits rondins bombés.....
Donne... ah! ben vrai, c'qu'y sont gentils!
(c'est pas ces gros tétons d'bourgeoise
qui dégoulin'nt jusqu'au nombril!)
Ben dis donc! Moi j'veux les p'loter;
euss ont deux bell's petit's framboises
qui donn'nt envie d'les boulotter!

Dis, Môm'..., sans trich', j'suis-t'y l'preumier?
Dans l'quartier ou dans ta maison,
les collidors, les escaïers,
personne il a voulu... t'coincer!
Ni vot' voisin... le vieux garçon,
ni l'merlan, le bouif, l'épicier
ni tes frangins,... ni... ton daron?

Ça n'arriv' pas toujours... ben sûr ;
mais j'en conobl' qu'est si tassés
dans leurs piaul's en boît's à homard,
qu'les Sam'dis d'paie, quand y rentr'nt mûrs,
gn'y a des fois qu'y s'gour'nt de plumard !

Nibé, Môme!... Alorss... t'est ma « neuve » ?
Ben, j'en r'viens pas..., j'en suis comm' saoul,
j'peux pus cracher..., j'ai l'sang qui m'bout ;
tu parl's si pour toi j'ai la gaule !

Quiens, pos' ta têt' su' mon épaule,
tu m'aim's, tu m'aim's, dis, répèt'-le ?
Môm', j'voudrais t'manger, j'voudrais t'boire.
Donn' ta tit' langu', donn' ta tit' gueule
qu'est pas pus gross' qu'un bigarreau.

J'te fais mal? Pardon... je l'f'rai pus....
Tu sais,... si j'm'aurais pas r'tenu,
j'aurais mordu d'dans tout à fait !

Dis, Môm', tu veux? On s'piqu'ra l'bras
et on mêl'ra nos sangs ensemble;
pis, on s'f'ra tatouer tous les deux
dessus nos palpitants en feu;
sous l'tien v'là les mots qu'tu mettras :
NINI AIM' PAULO POUR LA VIE
ET JAMAIS A NE L'OUBLIERA.

Mais prends gard', Môm', m'fais pas d'paillons,
pass' qu'alors si jamais j'te paume,
a pès'ra pas lourd la bell' Môme!
Tu vois mon lingu'? N'te fais pas d'mousse;
avant d'crever ton amoureux,
j'lard'rai ta bell' petit' frimousse;
comm' ça... tu f'ras pus d'malheureux!

Môm', tu m'affol's! Môm', je t'adore!
Un baiser, Môm', dis,... un baiser?
De quoi? Tu veux pus t'laisser faire?

Ah! vvvache... tu vas pas m'fair' poser!
T'y pass'ra comme à ton baptême;
j'te veux,... j'te tiens,... j't'aurai quand même,
et n'gueul' pas ou j'vas t'écraser....

Ah! Même à moi,... je t'aim', je t'aime!

.

IV

Dis, Môm', maint'nant qu't'es « affranchie »,
tu m'est'ras toujours, tu le jures?
Mais, rappell'-toi qu'c'est pour la vie!

C'est drôl'!... malgré tout j'suis pas sûr,
j'suis jaloux, j'ai eun' boul' qui m'serre;
(t'es trop bath pour mézig, vois-tu.)

Quiens, en c'moment, malgré l'plaisir,
si j'me méfiais pas qu'tu m'charries,
ben, j'laiss'rais pisser ma misère
comme un loupiot qu'on a battu!

V'là la neuille,... on allum' les gaz;
faut nous s'couer, Môme, allons-nous-en.
Et gare à la preumière occase,
de n'pas t'trotter comme un bécane!

Enfin... en attendant ça y est !
On est rivés, on est mariés,
on peut rien fair' contre l'Amour....

Tu viens? R'montons vers le faubourg
en nous bécotant l'long d'la route....

J'ai envie d'gueuler à tout l'monde,
en passant le long des boutiques :
— « Tenez, sieurs dam's, de d'pis ce soir
c'te p'tit' Môm' que v'là c'est ma Blonde;
c'est moi qu'j'ai eu ses p'tits nichons.... »

Et l'preumier qui viendra y voir,
je l'descendrai comme eun' bourrique

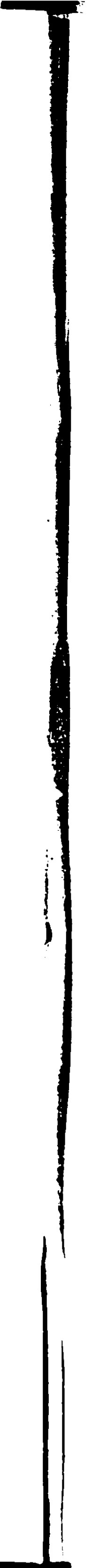
ou je l'saign'rai comme un cochon!

8A

LES MONTE-EN-L'AIR

(L'Apprenti)

58



LES MONTE-EN-L'AIR

(L'Apprenti)

— « Vas-y Julot, vas-y vieux frère,
faut m'mett' dedans c'te lourde-là ;
la carouble a peut pas y faire,
on va n'être encor chocolat !

Magn'-toi magn'-toi, prends l'suc de pomme,
ya rib de pant's dans le log'teau,
y vienn'nt de call'ter en auto
avec les lardons et la bonne.

Quand qu'y rentiff'ront, minc' de blair !
Beuh!... c'est kif-kif, el'mêm' méquier ;
gn'en a les z'uns qu'il est banquiers
et les aut's qu'il est monte-en-l'air.

Seul'ment, nous aut's, on a pus d'risques,
tandis qu'euss aut's, y z'ont pus d'frais;
avant qu'y soyent bons pour ét' faits,
faut qu'y z'ayent râflé l'Obélisque....

Stop!..... Un p'tit moment si you' plaît?
Non : j'croyais d'n'avoir entendu
que l'môm' Nu-Patt's au bout d' la rue
nous balançait son coup d' sifflet.

Grouill' Julot, c'est l'Hiver, les pègres
à la faridon sont ben maigres;
moi d'pis deux r'luits j'ai pus d'tabac,
mais tantôt ça s'ra la nouba.

L'monde est h'en deux compartiments :
les poir's sont à gauch' de la boîte.
Mon vieux..., faut toujours t'nir sa douâte
et tout l'rest' c'est des boniments.

A preuv' que moi qu'j'ai exploré
de Cayenne à... Philadelphie,
la Société d'Géographie,
a m'a seul'ment pas décoré!

Qui d'main s'ra à la ribouldingue?
Qui jett'ra d'l'huile aux pus huileux?
Qui n'aura l'flac et l'gros morlingue?
C'est les gas qu'il est pas frileux.

Les gas d'altèqu'..., les rigolos,
les pénars, les marl's, les macaires,
qu'estim'nt qu'y sont pas su' la Terre
pour marnier avec les boulots.

Et qui mêm', quand y pass'nt à planche,
z'yeut'nt les chats-fourrés dans la poire,
car c'est qu'par marlouse et fortanche
qu'y sont d'l'aut' côté du comptoir!

Seul'ment vieux, laiss' ça,... c'est rouillé,
tu t'mets pour peau d'zèbe en quarante ;
r'gard' comment que j'vas travailler....
Rrrran!... Minc' de pesée! Minc' de fente!

Hein? C'est pas du boulot d'gingeole!
Enquill' Julot, pousse el' verrou...
sans charrier..., nous voilà chez nous....
Ben... quéqu' t'as Juju, tu flageoles?

S'pèc' de schnock, tu vas pas flancher!
T'es-t'y un pote ou eun' feignasse?
A preusent que j't'ai embauché,
tu veux chier du poivre à mon gniasse?

Tu sais,... méfie-toi,... l'est moins deux;
pas d'guries ou... j'te capahute;
et pis après j'me mets les flûtes,
tant pir' pour les canards boiteux.

Quiens, tette un coup, ... v'là eun' bouteille,
attends, ... c'est d' la fin' « Grand Marnier » ;
allons Julot, voyons ma vieille,
hardi ! du cœur et du pognet.

Na ! maint'nant trott' su' la carquette
en douce, ... enlève tes... escarpins ;
pas par là, c'est la sall' de bains,
où qu' tu crois qu'y carr'nt leurs pépettes.

Avance, y va falloir gratter,
on n'en est encor qu'au prologue ;
pas par là non pus, c'est les gogues !
Ben mon pot', t'es rien effronté !

Non ! Allum'-moi leur gueulard'rie
(ah ! on n'est pas chez des biffins !)
Les vach's ! ça croût' dans l'argent'rie
pendant qu' l'Ouvéier meurt de faim !

A gauch' vieill', fouin' dans les tiroirs,
sûr y a là d'quoi effaroucher;
moi j'vas dans la chambre à coucher,
faut que j'dis' deux mots à l'ormoire.

Ah ! j' te r'command',... fais pas d'paquets,
n'chauff' que c'qu'on peut tasser en fouilles,
voyez brocquans, talbins, monouilles,
en sortant on s'f'rait remarquer!

Cré tas d'sans-soins ! Y laiss'nt traîner
leur toquant' su' la cheminée,
étouffons, étouffons toujours....
Marie vous aurez vos huit jours !

Voyons leur linge. Il est coquet :
allons, aboul'-toi su' l'parquet,
(ça m'rappell' quand j'étais en Chine
cabot fantabosse ed' marine.)

Phalzars brodanchés? Beau travail.
Zou! j'en carre un pour ma congäi.
Quand a n'aura ça su' les fesses,
a mettra pus d'cœur au business.

Preusent viv'ment, cherrons l'mat'las!
Aign' donc, à nous deux Nicolas!...
Ohé Julot, pas tant d'bouzin,
tu vas fair' tiquer les voisins!

Qué qu'tu jabot's? On sonne? On cogne?
Bien bien, j'rappliqu',... fais dall', tais-toi....
Merde! on est visés! C'est les cognes.
Allez!... faut s'barrer par les toits.

Hop! su' l'balcon, plaqu' tout, au trot...
Qu'est-c' qu'y t'prend? Encore eun' faiblesse!
Ah! ben mon vieux, cett' fois j'te laisse;
pour t'emm'ner j'ai pas d'aéro.

Salaud! Y tourne des mirettes!
Ah! on m'y r'prendra eune aut' fois
à voyager comme eun' galette
avec un garçon qu'a les foies!

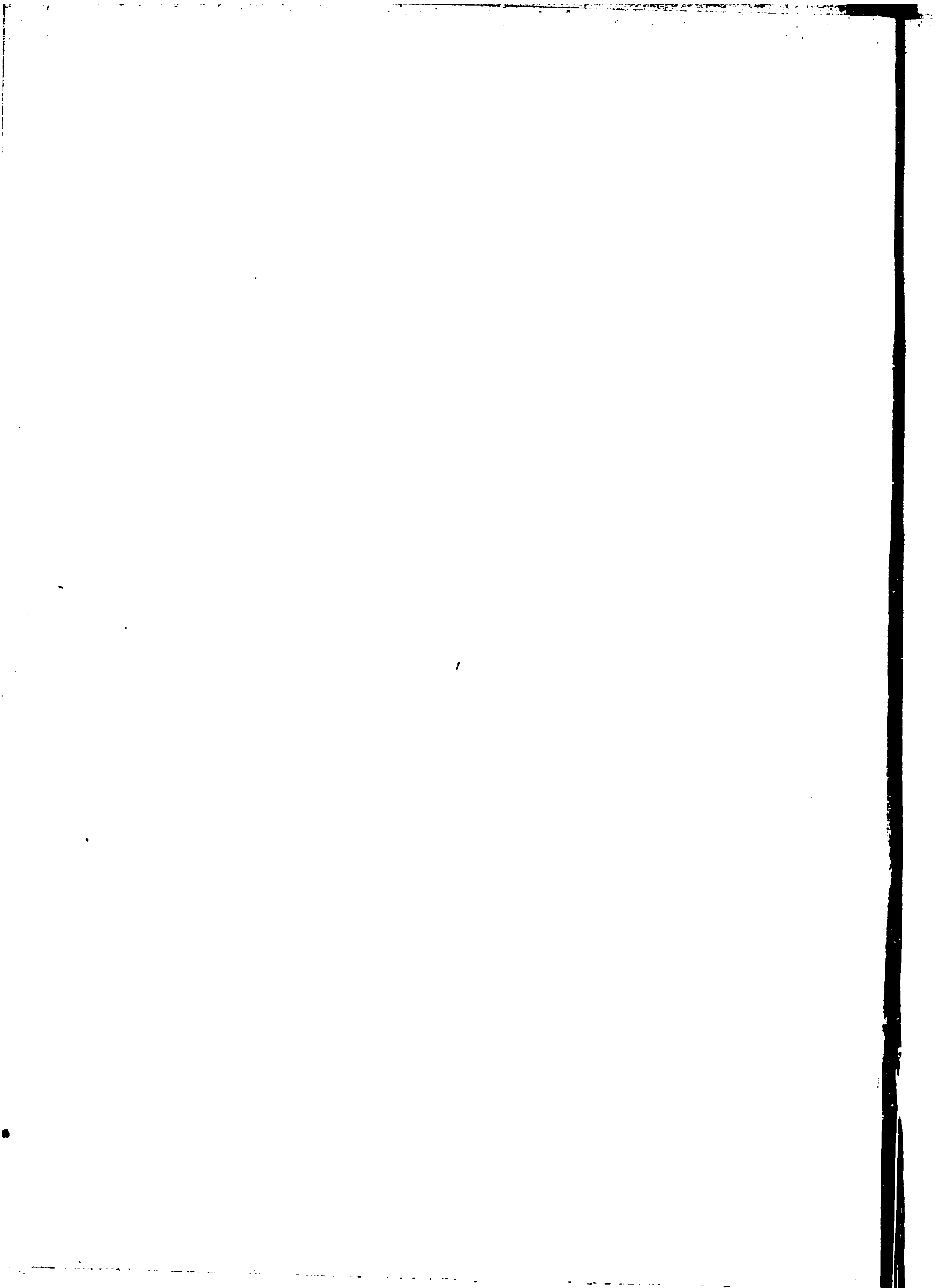
Bon Dieu! Y en a du trêpe en bas.
Cassez la lourde, allez, cassez!
Quiens, l'Môm' Nu-Patt's il est coincé,
mais Sézig y l'ont h'encor pas.

Voui, tas d' truff's, app'lez les pompiers;
j' n'ai ni l' vertigo ni la trouille,
moi j' grimpe ou j' dévale eun' gargouille,
six étag's, blavin dans les pieds!

J' suis bon, j' m'envole, ... arr'moir' Julotte!
t't'à l'heure au quart, d'main à la Tour,
tâch' de n' pas m'donner au Gerbier
ou ben j' t'arr'trouv'rai un d' ces jours...

t'entends coquine, emmanché, fiotte,
hé, Apprenti! Hé, gât'-métier!

LA CHARLOTTE



LA CHARLOTTE

prie

Notre-Dame

durant

la nuit du Réveillon

Seigneur Jésus, je pense à vous!
Ça m'prend comm' ça, gn'y a pas d'offense!
J'suis mort' de foid, j'me quiens pus d'bout,
ce soir encor... j'ai pas eu d'chance.

Ce soir, pardi! c'est Réveillon :
on n'voit passer qu'des rigoleurs;
j'gueul'rais « au feu » ou « au voleur »,
qu'personne il y f'rait attention.

Et vous aussi, Vierge Marie,
Sainte-Vierge, Mère de Dieu,
qui pourriez croire que j'vous oublie,
ayez pitié du haut des cieux.

J'suis là, Saint'-Vierge, à mon coin d'rue
où d'pis l'apéro, j'bats la semelle;
j'suis qu'eune ordur', qu'eun' fill' perdue,
c'est la Charlotte qu'on m'appelle.

Sûr qu'avant d'vous causer preumière,
eun' femm' qu'est pus bas que l'ruisseau
devrait conobrer ses prières,
mais y m'en r'vient qu'des p'tits morceaux.

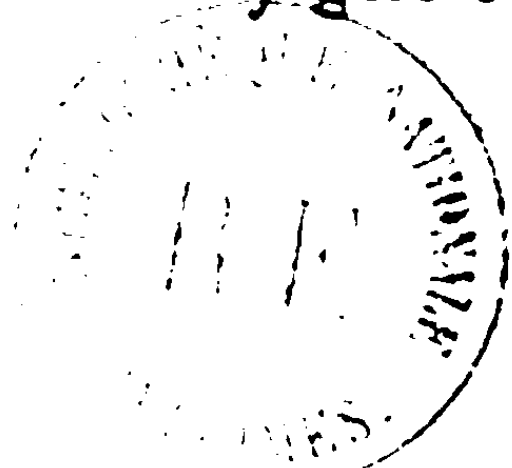
Vierge Marie... pleine de grâce...
j'suis fauchée à mort, vous savez;
mes pognets, c'est pus qu'eun' crevasse
et me v'là ce soir su' l'pavé.

Si j'entrerais m'chauffer à l'église,
on m'foutrait dehors, c'est couru;
ça s'voit trop que j'suis fill' soumise...
(oh! mand' pardon, j'viens d'dir' « foutu. »)

T'nez, z'yeutez, c'est la Saint-Poivrot;
tout flamb', tout chahut', tout reluit...
les restaurants et les bistrots
y z'ont la permission d'la nuit.

Tout chacun n'pens' qu'à croustiller.
Y a plein d'mond' dans les rôtiss'ries,
les épic'mards, les charcut'ries,
et ça sent bon l'boudin grillé.

Ça m'fait gazouiller les boïaux!
Brrr! à présent Jésus est né.
Dans les temps, quand c'est arrivé,
s'y g'lait comme y gèle e'c'te nuit,



su' la paill' de vot' écurie
v's'z'avez rien dû avoir frio,
Jésus et vous, Vierge Marie.

Bing!... on m'bouscule avec des litres,
des pains d'quatr' livr's, des assiett's d'huîtres,
Non, r'gardez-moi tous ces salauds!

(Oh! esscusez, Vierge Marie,
j'crois qu'j'ai cor dit un vilain mot!)

N'est-c' pas que vous êt's pas fâchée
qu'eun' fill' d'amour plein' de péchés
vous caus' ce soir à sa magnère
pour vous esspliquer ses misères?
Dit's-moi que vous êt's pas fâchée!

C'est vrai que j'ai quitté d'chez nous,
mais c'était qu'la dèche et les coups,
la doche à crans, l'dâb toujours saoul,
les frangin's déjà affranchies....

(C'était h'un vrai enfer, Saint'-Vierge;
soit dit sans ête eune effrontée,
vous-même y seriez pas restée.)

C'est vrai que j'ai plaqué l'turbin.
Mais l'ouvrièr' gagn' pas son pain;
quoi qu'a fasse, alle est mal payée,
a n'fait mêm' pas pour son loyer;

à la fin, quoi, ça décourage,
on n'a pus de cœur à l'ouvrage,
ni le caractère ouvrier.

J'dois dire encor, Vierge Marie !
que j'ai aimé sans permission
mon p'tit... « mon béguin... » un voyou,
qu'est en c'moment en Algérie,
rapport à ses condamnations.

(Mais quand on a trinqué tout gosse,
on a toujours besoin d'caresses,
on se meurt d'amour tout' sa vie;
on s'arr'fait pas que voulez-vous!)

Pourtant j'y suis encor fidèle,
malgré les aut's qui m'cour'nt après.
Y a l'grand Jul's qui veut pas m'laisser,
faudrait qu'avec lui j'me marie,
histoir' comme on dit, d'l'engraisser.
Ben, jusqu'à présent, y a rien d'fait;
j'ai pas voulu, Vierge Marie!

Enfin, je suis déringolée,
souvent on m'a mise à l'hosto,
et j'm'ai tant battue et soûlée,
que j'en suis plein' de coups d'couteau.

Bref, je suis pus qu'eun' salop'rie,
un vrai fumier Vierge Marie!
(Seul'ment, quoi qu'on fasse ou qu'on dise
pour essayer d'se bien conduire,
y a quèqu' chos' qu'est pus fort que vous.)

Eh! ben, c'est pas des boniments,
j'vous l'jur', c'est vrai, Vierge Marie!
Malgré comm' ça qu'j'aye fait la vie,
j'ai pensé à vous ben souvent.

Et ce soir encor ça m'rappelle
un temps, qui jamais n'arr'viendra,
ousque j'allais à vot' chapelle
les mois que c'était votre fête.

J'arr'vois vot' bell' rob' bleue, vot' voile,
(mêm' qu'il était piqué d'étoiles,
vot' bell' couronn' d'or su' la tête
et votre trésor su' les bras.

Pour sûr que vous étiez jolie
comme eun' reine, comme un miroir,
et c'est vrai que j'vous r'vois ce soir
avec mes z'yeux de gosseline;
c'est comm' si que j'y étais... parole.

Seul'ment, c'est pus comme à l'école;
ces pauv's callots, ce soir, Madame,
y sont rougis et pleins de larmes.

Aussi, si vous vouliez, Saint'-Vierge,
fair' ce soir quelque chos' pour moi,
en vous rapp'lant de ce temps-là,
ousque j'étais pas eune impie;
vous n'avez qu'à l'ver un p'tit doigt
et n'pas vous occuper du reste....

J'vous d'mand' pas des chos's... pas honnêtes!
Fait's seul'ment que j'trouve et ramasse
un port'-monnaie avec galette
perdu par un d'ces muf's qui passent
(à moi putôt qu'au balayeur!)

Un port'-lazagn', Vierge Marie!
gn'y aurait-y d'dans qu'un larantqué,
ça m'aid'rait pour m'aller planquer,
ça m'permettrait d'attendre à d'main
et d'm'enfoncer dix ronds d'boudin!

Ou alorss, si vous pouez pas
ou voulez pas, Vierge Marie...
vous allez m'trouver ben hardie,
mais... fait's-moi de suit' sauter l'pas!

Et pis... emm'nez-moi avec vous,
prenez-moi dans le Paradis
ousqu'y fait chaud, ousqu'y fait doux,
où pus jamais je f'rai la vie,

(sauf mon p'tit, dont j'suis pas guérie,
vous pensez qu'je n'arr'grett'rai rien
d'Saint-Lago, d'la Tour, des méd'cins,
des barbots et des argousins!)

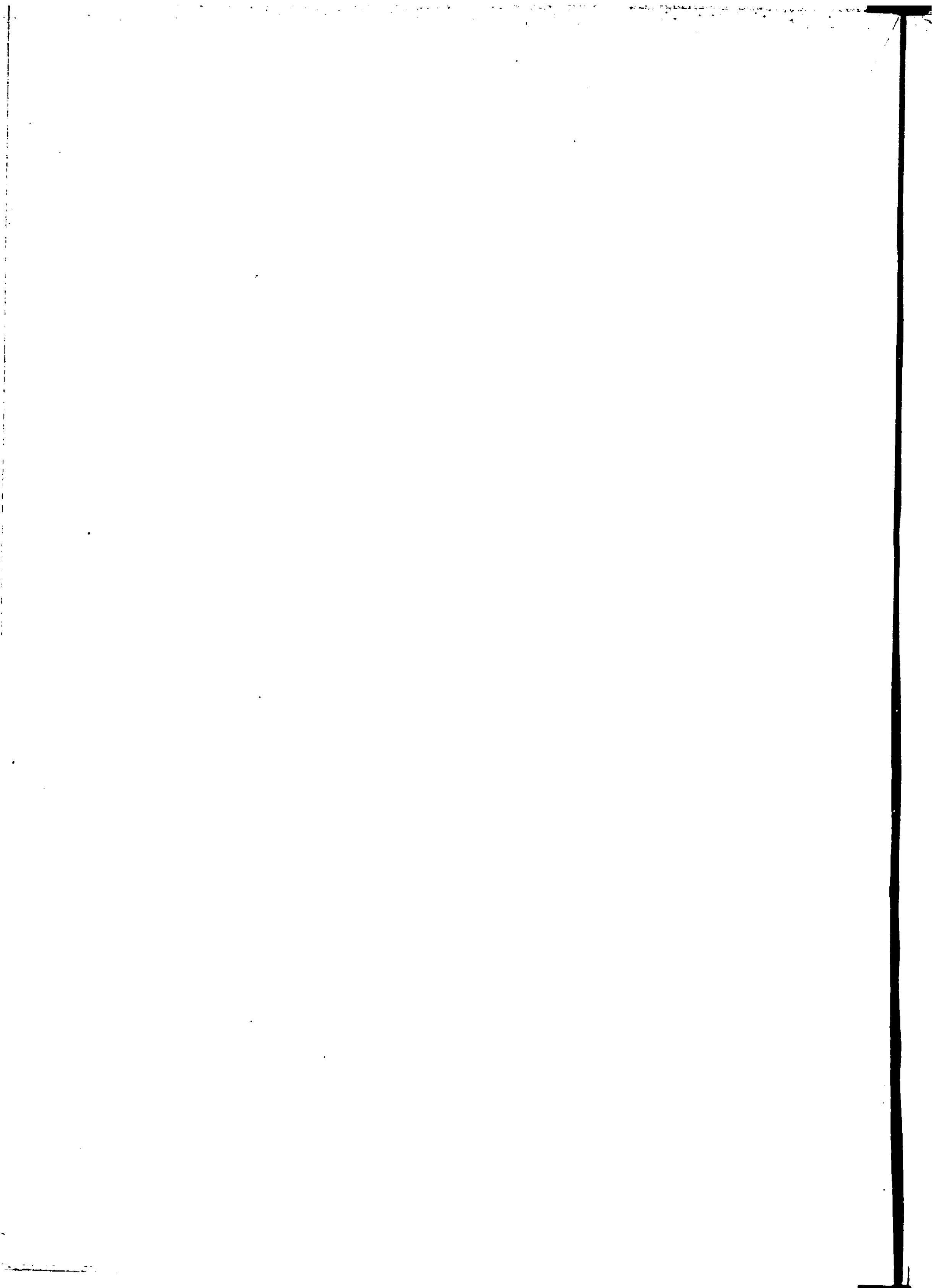
Ah! emm'nez-moi, dit's... emm'nez-moi
avant que la nuit soye passée
et que j' soye encor ramassée;
Saint'-Vierge, emm'nez-moi, j'vous en prie?

Je n'en peux pus de grelotter...
t'nez... allumez mes mains gercées
et mes p'tits souliers découverts;
j'n'ai toujours qu' mon costum' d'été
qu' j'ai fait teindre en noir pour l'hiver.

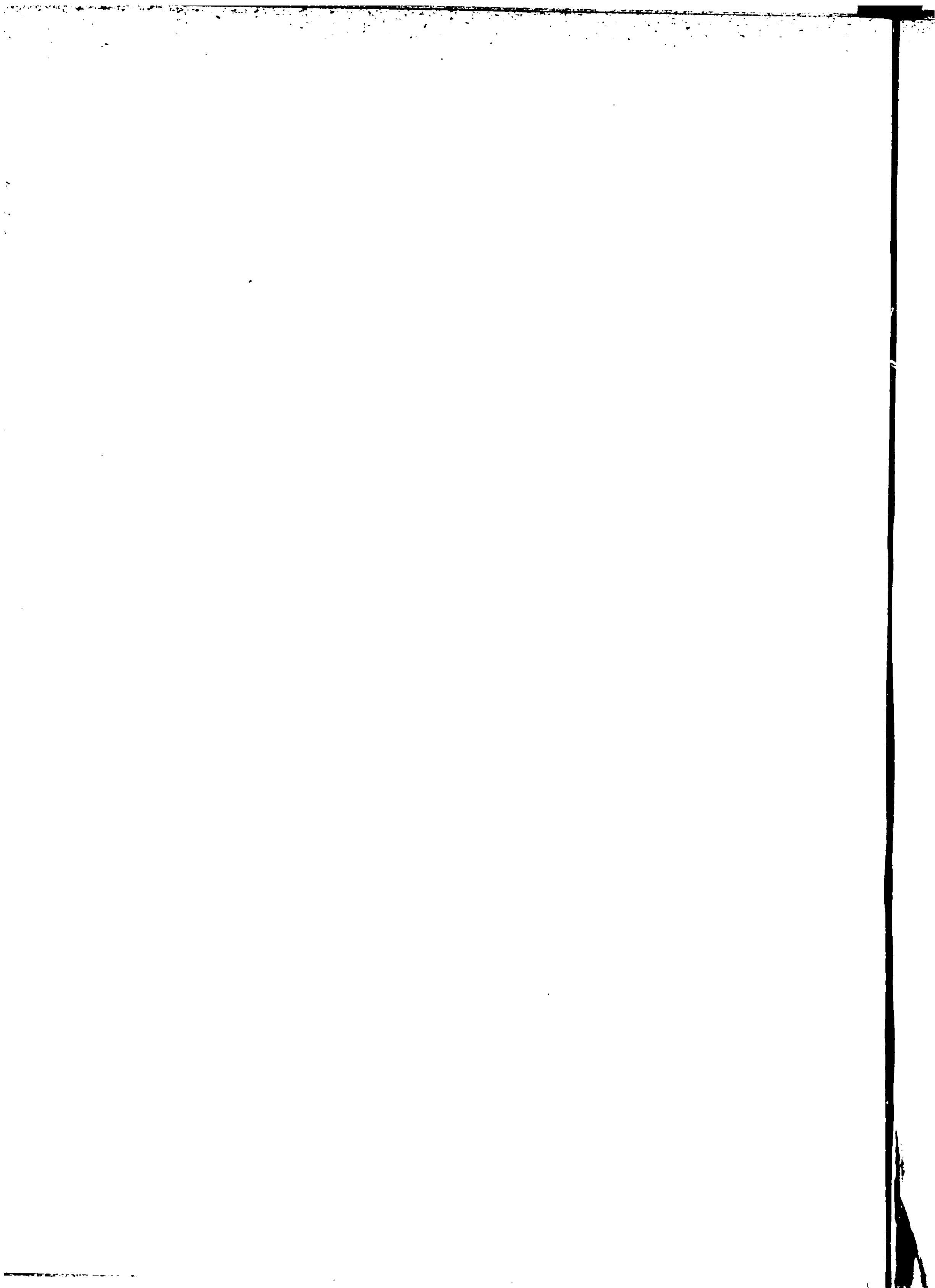
Voui, emm'nez-moi, dit's, emm'nez-moi.
Et comme y doit gn'y avoir du ch'min,
si des fois vous vous sentiez lasse,
Vierge Marie, pleine de grâce,
de porter à bras not' Seigneur,
(un enfant, c'est lourd à la fin),

Vous me l'repass'rez un moment,
et moi, je l'port'rai à mon tour,
(sans le laisser tomber par terre),
comm' je faisais chez mes parents
la p'tit' moman dans les faubourgs

quand j'trimballais mes petits frères.



L'ÉTRANGLEUR



L'ÉTRANGLEUR

Chanson sur le mode archaïque

(Argot d'escarpe)

*(Ah! la Vieill', la Vieill', la Vieille,
Qui croyait avoir quinze ans.)*

(RONDE ENFANTINE.)

Je l'ai apaisée,
la Vieille, la Vielle,
et j'ai ratissé
son jaune et son blanc.

— « Toc toc! Débouclez,
c'est h'un babillant
que vous a torché
votre jeune amant! »

Cric, crac... J'm'ai filé
dans l'appartement,
et hop! j'ai serré
la Vieille lisant.

« Rrrâh!... » a veut r'nâcler!
— « Gueulez pas, Moman! »
Mais all' me gratigne
et me mord au sang.

Crott' ! j'ai pus r'gardé,
j'ai foncé dedans,
et j'vous l'ai emm'née
tout comme un bëlant.

Choppe un égledon,
Yi fous dans les dents,
et j'm'allonge ed'ssus
un petit moment.

Ah! la vieill' carcasse,
ah! le vieux carcan!
Còmme y ressautait
son vieux Palpitant.

Riboule des châsses
la Vieille râlant
et pis... c'est gagné :
la v'là qui s'détend.

Lardé les puciers
faussé les meublants,
riflé ses talbins
et ses frétilants.

Vrai, moi que j'frais pas
d'tort à eun' volaille,
c'était du travail
pour un débutant.

Tout ça pour ma largue;
j' suis pas regardant.
Bah! y faut qu'un coup,
Charlot nous attend.

Pauv' vieill', pauv' Mémée
a t'nait aux z'argents
et c'est, par le fait,
ma mistonne aimée
qui n'a ses limaces
et ses décorans.

Mais d'jà d'pis quéqu' temps,
au fond d'mon sommeil,
y m'sonne à l'oreille
loin... comme eune enclume.

Alors, ça m'éveille :
et j'arr'vois la Vieille,
la garce de Vieille,
la Vieill' qui m'allume
avec ses yeux blancs.

A moi! Ah!... j'étouffe,
j'suis piqué, j'suis loufe,
on veut m'faire au quique;
c'est chacun son tour.

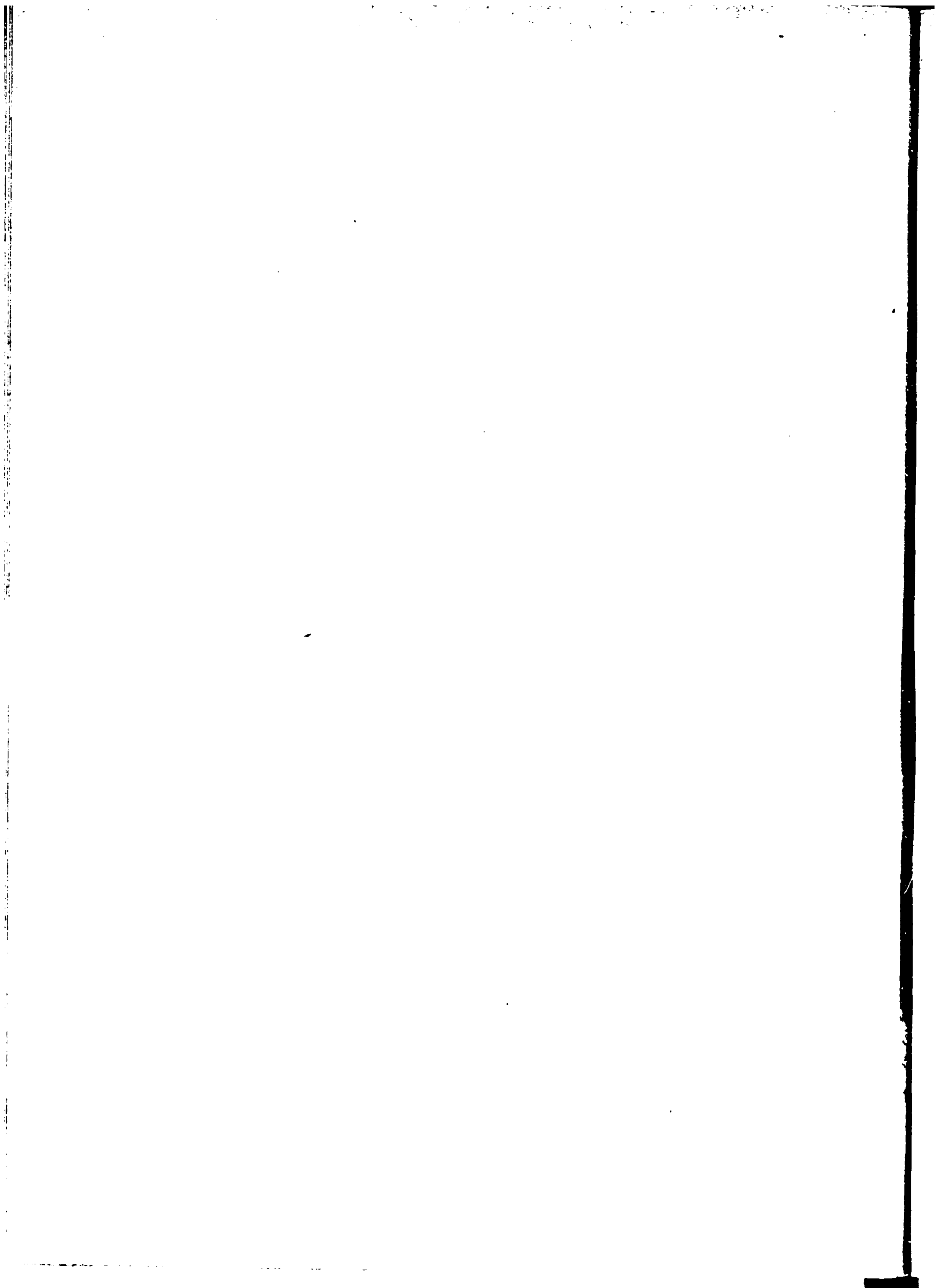
Qu'il y vienne el' mec
qu'en veut à ma tronche,
j'y f'rai avaler
un bout d'ma rallonge,
chacun ses z'ognons
et moi mes amours.

Les garçons d' mon poil
y leur faut d' la cuisse
du treffe et du caire,

car c'est pas malin
de n' pas d' venir pègre
quand qu' on a l' ventr' plein,
le morlingue au pèze,

et ça d' pis toujours.

« JASANTE »
DE LA VIEILLE



JASANTE* DE LA VIEILLE**

Tu ne tueras point.

— « Bonjour, c'est moi, ... moi, ta m'man.
J'suis là, d'vant toi au cèmetière.
(Aujord'hui y aura juste un an,
un an passé d'pis... ton affaire)

Louis?

Mon petit... m'entends-tu seul'ment?
T'entends-t'y ta pauv' moman d'mère?
Ta « Vieill' », comm' tu disais dans l'temps.

* Prière (en argot).

** Nom donné à la Mère (argot du peuple).

Ta Vieill', qu'alle est v'nue aujourd'hui
malgré la bouillasse et la puie,
et malgré qu'ça soye loin, Ivry.

Alorss... on m'a pas trompée d'lieu?
C'est ben ici les « Condamnés »?
C'est là qu't'es d'pis eun' grande année?
Mon dieu mon dieu! Mon dieu mon dieu!

Et où donc? Où c'est qu'on t'a mis?
D'quel côté... dis-moi mon ami?
C'est plat et c'est nu comm' la main....

Y a pas eun' tomb', pas un bout d'croix!
Y a rien qui marqu' ta fosse à toi,
pas un sign', pas un nom d'baptême,
et rien non pus pour t'abriter....

(J'dis pas qu'tu l'as point mérité,
mais pour eun' mèt', c'est dur tout d'même!)

Louis, tu sais, faut que j'te confesse;
De d'pis un an,... d'pis... ton histoire
j'suis pus tournée qu'aux idées noires
et j'ai l'cœur rien qu'à la tristesse.

Aussi preusent j'suis tout' sangée,
j'suis blanchie, courbée, ravagée
par la honte et par le tourment;
si tu pourrais m'voir à preusent
tu m'donn'rais pus d' quatre-vingts ans.

Et pis j'ai eu ben d'la misère,
(ça m'a fait du tort tu comprends!)

Quand qu'on a su qu'j'étais ta mère,
j'ai pus trouvé un sou d'ouvrage,
on m'a méprisée dans l'quartier
et l'a fallu que j'déménage.

Depis... dans mon nouveau log'ment
j'vis seule... ej'peux pas dir' comment,
comme eun' dormeuse, eun' vraie machine;
j'cause à personn' de not' malheur,
j'pense à toi, et tout l'jour je pleure,
mêm' quand que j'suis à ma cuisine.

L'matin, ça m'prend dès que j'me lève;
j'te vois, j'te caus'... tout haut... souvent,
comm' si qu'tu s'rais encor vivant!
J'mang' pus... j'dors pus, tant ça m'fait deuil
et si des fois j'peux fermer l'œil,
ça manqu' pas, tu viens dans mes rêves.

C'te nuit encor... j't'ai vu... plein d'sang,
tu t'nais à deux mains ta pauv' tête
et tu m'faisais — « Moman! Moman! »
Mais moi... j'pouvais rien pour t'aider,
moi j'étais là à t'arr'garder
et j'te tendais mon tabellier.

.
Pens' Louis, dans l'temps, quand t'étais p'tit,
qui qu'aurait cru, ... qui m'aurait dit
qu'tu finirais comm' ça un jour
et qu'moi... on m'verrait v'nir ici!

quand t'étais p'tit t'étais si doux!

A c't' heur' j'arr'vois tout not' passé,
lorsque t'allais su' tes trois ans
et qu'ton Pepa m'avait quittée
en m'laissant tout' seule à t'él'ver!

Comme ej' t'aimais, comme on s'aimait,
qu'on était heureux tous les deux,
malgré des fois des moments durs
où y avait rien à la maison;
Comme ej' t'aimais, comme on s'aimait,
c'était toi ma seul' distraction,
mon p'tit mari, mon amoureux.

C'est pas vrai, est-c' pas? C'est pas vrai
tout c'qu'on a dit d'toi au procès;
su' les journaux c'qu'y avait d'écrit,
ça n'était ben sûr qu'des ment'ries...

Mon P'tit à moi n'a pas été
si mauvais qu'on l'a raconté!

(Sûr qu'étant mô'm', comm' tous les mô'mes,
t'étais des fois ben garnement,
mais pour crapule... on peut pas l'dire!)

T'étais si doux et pis... si beau...
meugnon peut-êt' mais point chétif,
à caus' que moi j't'avais nourri;
t'étais râblé, frais et rosé,
t'étais tout blond et tout frisé
comme un amour, comme un Agneau...

(j'ai cor de toi eun' boucle ed' tifs
et deux quenott's comm' deux grains d'riz.)

Mon plaisir, c'était l'soir venu
avant que d'te mette au dodo,
de t'déshabiller tout « entière »,
tant c'était divin d'te voir nu :

et j't'admirais, j'te cajolais,
j'te faisais « prouutt » dans ton p'tit dos,
et j'te bisais ton p'tit derrière...

(j't'aurais mangé si j'aurais pu)

Et toi... t'étais si caressant
et rusé... et intelligent...
Oh! intelligent, fallait voir,
pour c'qui regardait la mémoire
t'apprenais tout c'que tu voulais...
tu promettais, tu promettais....

J'en ai-t-y passé d'ces journées
durant des années, des années,
à turbiner pir' qu'un carcan
pour gagner not' pain d'tous les jours
et d'quoi te garder à l'école,

et... j'en ai-t'y passé d'ces nuits,
(toi, dans ton p'tit lit endormi)
à coude auprès de l'abat-jour
jusqu'à la fin de mon pétrole!

Des fois, ça s'tirait en longueur;
mes pauv's z'yeux flanchaient à la peine,
alorss... en bâillant dans ma main
j'écoutais trotter ton p'tit cœur
et souffler ta petite haleine...

(et rien qu'ça m'donnait du courage
pour me r'mett' dar'-dare à l'ouvrage
qu'y m'fallait livrer le lend'main.)

Que d'fois j'ai eu les sangs glacés
ces nuits-là... pour la moindre toux;
j'avais toujours peur pour le croup,
grâce au mauvais air du faubourg
où nous aut's on est h'entassés.

Ah! dir' qu't'es là-d'ssous à preusent
par tous les temps qu'y neige ou pleuve!
(Vrai! Qué crèv'-cœur! Qué coup d'couteau!

on m'a ratissé mon château,
on m'a esquinté mon chef-d'œuvre.)

T'rappell's-tu, quand tu t'réveillais,
le croissant chaud, l'café au lait?
T'rappell's-tu comme ei' t'habillais?

Eh! ben, pis nos sorties l' Dimanche,
tes beaux p'tits vernis,... ta rob' blanche...
T'étais si fin, si gracieux,
tu faisais tant plaisir aux yeux
qu'on voyait les gens s'arr'tourner
pour te regarder trotter.

Ah! en c'temps-là,... dis mon Petit,
de qui c'est qu't'étais la fille,
l'amour, le trésor, le Soleil!
De qui c'est que t'étais l' Jésus?

De ta Vieille est-c' pas, de ta Vieille?

Qui faisait tes quatr' volontés,
qui t'as pourri, qui t'as gâté,
qui c'est qu'y n't'a jamais battu?
Et l'année d'ta fuxion d'poitrine,
qui t'as soigné, veillé,... guéri;

c'est-y moi ou ben la voisine?

Et à présent qu'te v'là ici
comme un chien crevé, eune ordure,
comme un fumier, eun' pourriture,
avec la crèm' des criminels,

Qui c'est qui malgré tout vient t'voir?
Qui qui t'esscuse et qui t'pardonne?
Qui c'est qu'en est la pus punie?
C'est ta Vieill', tu sais, ta fidèle,
ta pauv' vieill' loqu' de Vieill' vois-tu!

.
Mais j'bavard', moi, j'us' ma salive;
la puie cess' pas, la nuit arrive;
faut que j'm'en aill' moi... il est l'heure,
maint'nant c'est si loin où j'demeure.

Et pis quoi! Qu'est-c' que c'est qu'ce bruit?
On croirait de quéqu'un qui s'plaint...
on jur'rait qu'y a quéqu'un qui pleure...

Oh! Louis, réponds? C'est p't-êt' ben toi
qui t'fait du chagrin dans la terre!
Seigneur! Si j'allais cor te voir
comme c'te nuit dans mon cauch'mar!

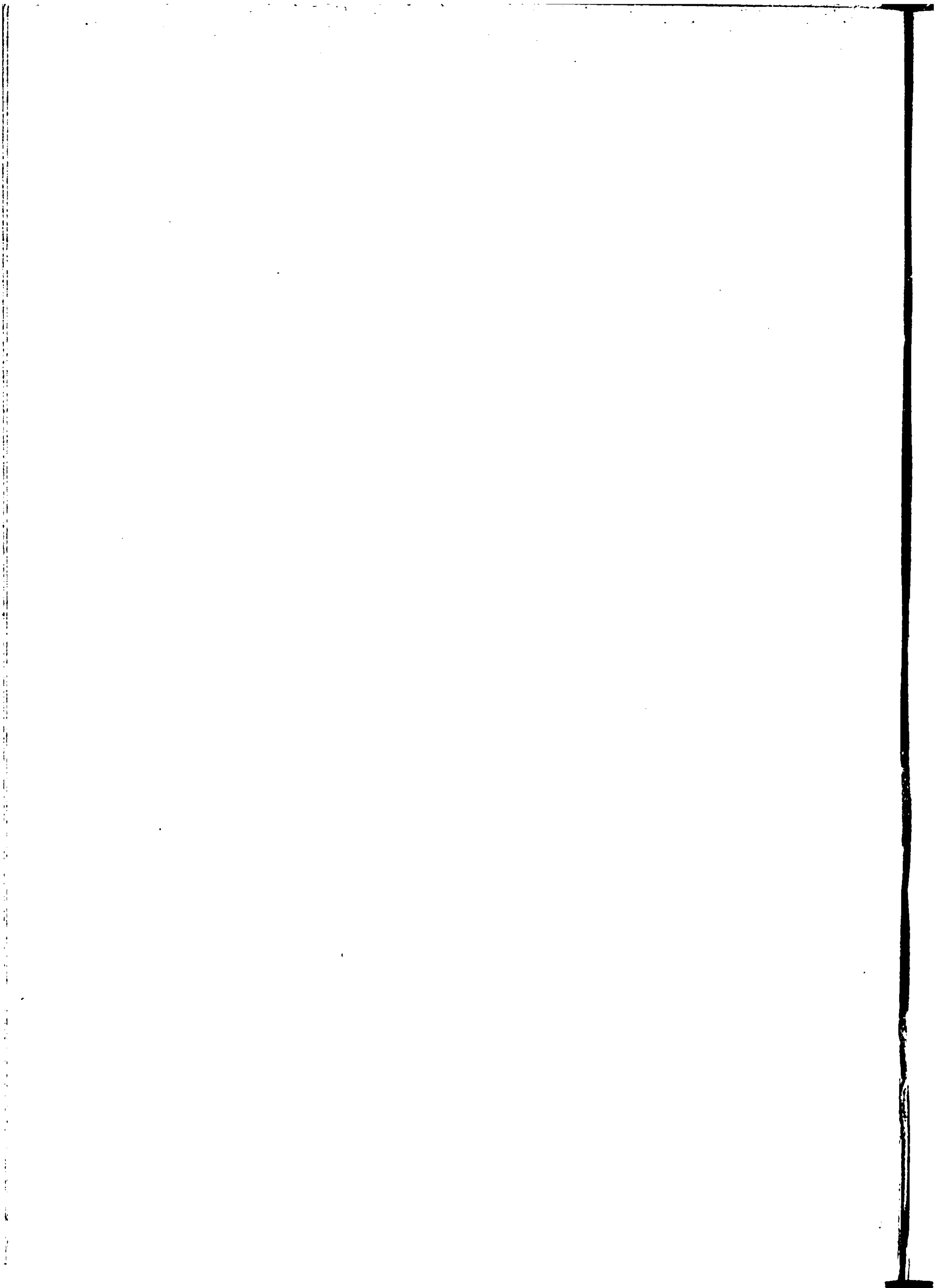
(Tu voudrais point m'fair' cett' frayeur!)

Oh! Louis, si c'est toi, tiens-toi sage;
sois mignon... j'arr'viendrai bentôt,
seul'ment, fais dodo, fais dodo,
comme aut'fois dans ton petit lit,
tu sais ben... ton petit lit-cage?

Chut!... C'est rien qu'ça... pleur' pas j'te dis,
fais dodo va... sois sage, sage,
mon pauv' tout nu... mon ma'heureux,

Mon petiot, mon petit petiot.

BERCEUSE
POUR UN
PAS-DE-CHANCE



BERCEUSE
POUR UN
PAS-DE-CHANCE

Do mon pétiot; do ma tototte....
- Te viens d't'effondrer su' l'crottoir
- comme un bestiau à l'abattoir
ou comme un qui s'rait en ribotte.

V'lan! Nib de fieu! Floc! *Never more!*
- Les passants caus'nt : « C'est h'yeun' syncope,
- faudrait l'poser chez l'pharmacope! »
Toi... tu caus's pas, pisque t'es mort.

x Un Mossieu qu'a un beau pardosse
dit : « J'la connais c'est du chiqué! »
Toi, tu t'ostin's à fair' la rosse
et tu t'tais pisque t'es claqué.

Ton bloum pisseux roulé à terre,
ta p'lur', tes tifs en escaïers,
tes sorlots qui montr'nt tes goigts d'pieds
font croire qu't'es pas un meuyardaire.

* Voyons un p'tit peu c'qu'y t'as pris;
on t'lève, on ouvr' ta requimpette,
v'là qu'on voit qu't'avais pus d'liquette
et qu'tes boïaux sont vert-de-gris.

* Oh! ça fait voir d'quoi t'es crevé;
chacun se z'yeute avec malaise,
le Mossieu lui... s'tire à l'anglaise
du temps qu'on t'arr'couch' su' l'pavé.

Do rataplan! Do Mad'moiselle...
de loin, légers comm' des gazelles
deux sergots s'amèn'nt essouffés,
la gueul' pleine de « Circulez »!

T'as d'la vein' d'êt' cuit, autrement
qué qu'on t'pass'rait dans l'genr' mandales
pour t'apprendre à fair' du scandale
et « causer des rassemblements »!

x C'mment mon pauv' vieux, en plein Paris,
à deux pas des chouatt's devantures
t'es clamsé faute ed' nourriture?
Pas possib', c'était h'un pari!

Tu sauras qu'c'est pas comme y faut,
qu'ça s'fait pas en not' « temps d'lumière »
et qu'les ceuss' qui dis'nt el' contraire,
c'est d'la grain' d'anars et « d'Bonnots ».

- x T'as donc pas pu te mette huissier,
proprio, barbot, financier?
T'as empyé ton ézistence
à rester parmi les « Pas-d'-Chance »?
- ✧ Sûr qu'avant d'en arriver là
t'as dû t' cogner à ben des seuils,
pus d'eun' fois rester chocolat,
le ventre vide et l'cœur en deuil.
- ✧ C'est donc ça qu't'as pas l'air content,
qu't'as su' la tronche un mauvais rire;
en sombrant quoi c'est qu't'as pu t'dire
si la Mort t'en a laissé l'temps?
- ✧ Tu t'es p'têt ben revu p'tit gas
quand, au retour de l'atelier,
ton Pepa t'prenait dans ses bras
en t'disant : « Bonjournon mon salé? »

* Au temps des preumières quenottes
où ta Moman se saoulait d'toi
en t'app'lant : « Mon trésor, mon Roi,
mon cien-cien, mon loup, ma tototte! »

Et pis t'fessait dans les tétés
des papatt's et des çatouillettes,
et t'inondait de baisouillettes
du quiqui à la berdouillette
comme eun' puie d'orage en été.

* Hein, si a t'voyait là ta Vieille,
A lèv'rait ses pauv's mains au ciel
en disant : « Moi que j'l'ai nourri,
y n'est claqué d'faim, mon petit! »

Maint'nant t'as p't-êt' jamais rien eu
que la Solitude et la Peine,
t'as p't-êt' jamais tété, goulou,
que l'téton mou de la Déveine!

x Bah! à présent, do ma filleule....
Quoi qu' t'aye pleuré, quoi qu' t'aye souffert,
te v'là sorti de not' enfer,
t'es « arrivé », tu t'fous d' nos gueules.

x Avec eun' bonne grâce essquise,
les flics te lèv'nt à leur hauteur
et te balanc'nt comme eun' marquise
d'autrefois, en chaise-à-porteurs.

Les mêm's, qui t'emport'nt au p'tit trot,
t'auraient truffé d' coups d' botte ou d' giffes
si t'avais fait grève ou d' la r'biffe
ou bouffé à l'œil chez Bistrot.

x Les passants qui sont cor émus
s'en vont chacun à leu' z'affaires;
tout à l'heure y n'y pensaient guère,
à l'estant y n'y pens'ront pus.

✕ Adieu mon p'tit, pars... pour la Morgue.
Tout l'mond' peut pas, évidemment,
s'procurer pour son enterr'ment
les griftons la grand Messe et l'orgue.

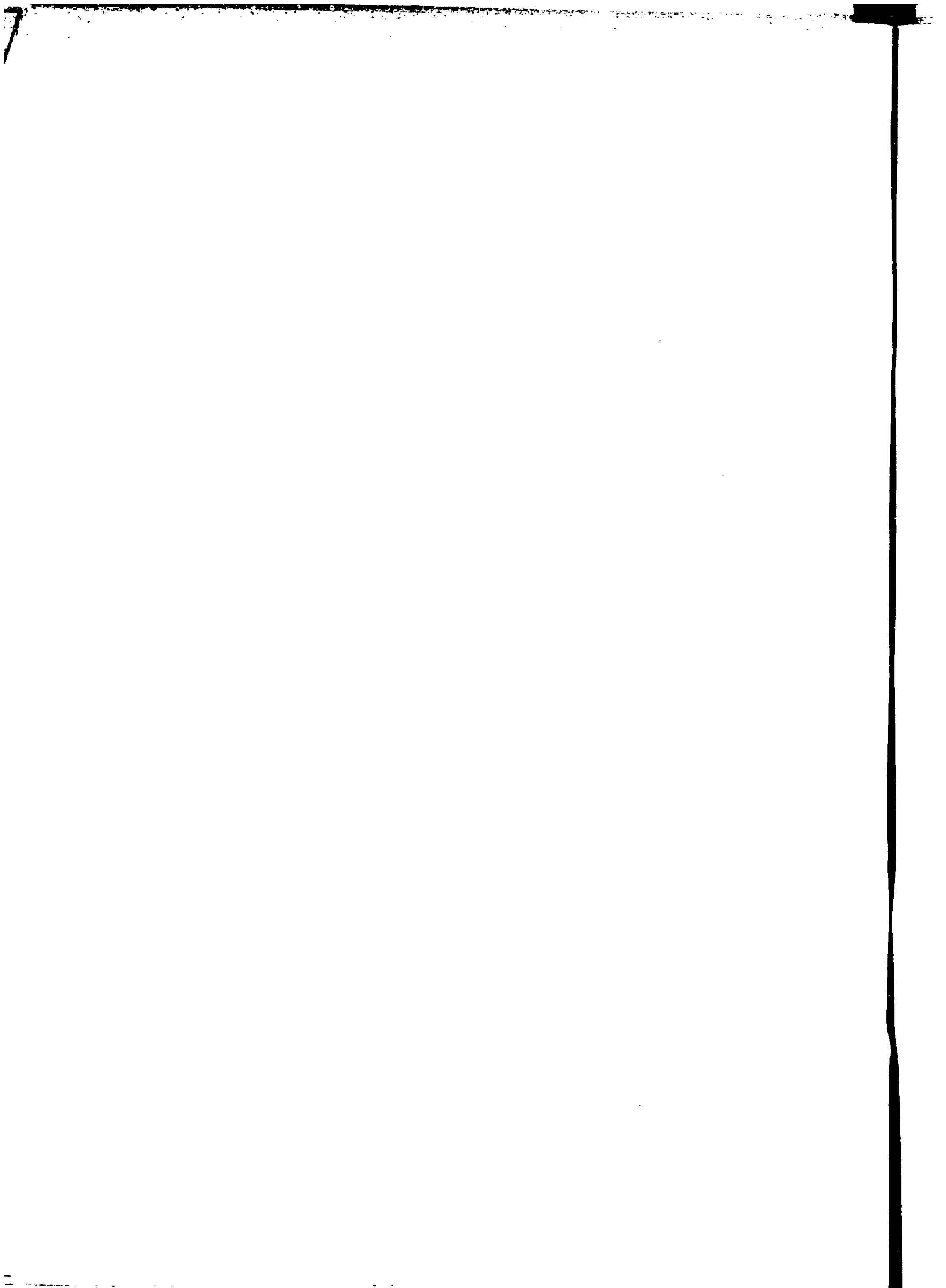
✕ Mais si des fois tu vas aux Cieux
et qu'tu t'y but's dans l'Fils de Dieu,
au nom de nos maigres remords
n'y racont's pas comment qu't'es mort.

✕ N'y dis pas : « J'arriv' de Paris,
moi Seigneur, qu'étais votre Image!
Voilà comme on vous rend hommage,
regardez mes boïaux pourris!

✕ Le turbin a pris ma jeunesse,
ma santé, ma joie, mes désirs;
et vioque on m'a laissé moisir,
seul et nu devant la Richesse.

- * Et quand à ces gas économes
j'ai d'mandé un peu d'pain ou d'pèze;
Y m'ont cité les « Droits de l'Homme »
et m'ont chanté « La Marseillaise ».

LA GRANDE IRMA



LA GRANDE IRMA

O Maman, ma Maman jolie,
nous nous sommes bien promenés
ce Dimanche de permission....

C'est bientôt l'heure du dîner,
voici quelques gouttes de pluie...
mon casoar sera mouillé,
ses plumes seront défraîchies.

Et vous, avec vos fins souliers
découverts et vos bas à jour
peu faits pour cette ignoble boue
attraperez du mal, bien sûr.

O Maman, ma Maman jolie,
Voulez-vous que nous rentrions?

O Maman! Ces vieux beaux Messieurs
rencontrés sur le boulevard,
ces vieux, à tournure guerrière,
à pantalons à la housard
et à chapeaux badingueusards,
qui vous tutoyaient, ma Maman!....

Ces vieux baveux dont les regards
semblaient perdus dans le coma,
qui vous disaient : « Mais, mais, mais, mais
mais... n'est-ce pas « la Grande Irma » ?

Et puis :

— « Mâtin! Quoi! C'est ton fils?
ce bambin blond connu jadis
sous Mac-Mahon ou Gambetta!

(Hum! ça ne nous rajeunit guère!)
Quel beau garçon! Quell' belle plante!
Quel bel officier ça fera! »

— « Alors, vous êtes à Saint-Cyr?
(ça me rappell' des souvenirs!)
Et comment va le pèr' Système?
C'était le bon temps... Sacrédié!
Continuez jeune homme, allez!
Porter l'épaulette, c'est beau!
Mission d'honneur... servir la France!
Le Drapeau! Ah! ah! le Drapeau!
C'est vous qui referez la guerre
et nous rendrez nos deux provinces! »

— « Tu as bien fait vois-tu ma chère
d'en faire un vaillant militaire....
Compliments, mordieu... compliments...

De loin, à vous voir tous les deux,
on aurait dit des amoureux...
Et toi vois-tu ma Grande Irma
tu es plus belle que jama... s. »

Maman! J'aurais bien volontiers
poussé mon épée-baïonnette
dans le ventre à tous ces vieux beaux!

(Je n'en peux plus Maman jolie...
Voulez-vous que nous rentrions?

Oh! rentrons je vous en supplie,
je suis malheureux, malheureux...

Les magasins, les devantures,
les passants, les trams, les voitures,
ce tohu-bohu de Paris,
ces trompes, ces essieux, ces cris...

les becs, les signes lumineux,
les kiosques, les autos, les arbres,
les réclams, toutes ces réclames,
dansent et tremblent dans mes larmes...
(Un soldat ne doit pas pleurer!)

Je titube et suis comme saoul....
on dirait que j'ai coup sur coup
avalé cinq ou six absinthes....

Oh! Maman qui ne voyez rien,
que j'oscille et que je chancelle
comme un arbre sous la cognée...

Rentrons, rentrons, je vous en prie!
Je vais défaillir de souffrance,
je vais m'écrouler de chagrin.

Quell' peine je ressens, Maman!
D'un seul coup ces vieux Assassins
m'ont fait comprendre votre vie
et tout... et tout... et le Passé!

O Maman, frivole et jolie,
(adorée pourtant, adorée),
avec leurs paroles affreuses,
ces vieux salauds m'ont égorgé!

O Maman, rentrons voulez-vous?
Qu'avez-vous fait de votre fils?

Tenez, là-bas, le marchand d' « Presse »
qui piétine la boue épaisse
et ne peut vendre ses journaux...

le bagotier qui, haletant,
suit le fiacre chargé de malles,
dans l'espoir de quelque dix sous
qui l'empêcheront de mourir!

le chien qui a perdu son maître
et qui crotté court éperdu,
qui tourne, s'affole et aboie
en se perdant de plus en plus...

la lugubre fille de joie
par son visqueux amant battue...
je ne sais quoi dire, ô Maman,
tous ces tragiques de la Rue
sont bien moins malheureux que moi,
en ce moment, en ce moment.

Dites, Maman, rentrons chez nous
pour que je pleure tout mon soûl,
des heures, des heures, des heures...

jusqu'à demain, jusqu'à demain,
en vous étreignant les genoux,
en mettant dans vos belles mains,

vos mains grasses et fuselées,
mon front aux veines trop gonflées

et mes yeux brûlés par les pleurs ;

Et là je vous dirai, Maman :
— « Un enfant, n'est-ce pas, c'est cher ?
Le lait, le pain, les vêtements,
l'éducation, l'instruction,
les soins, qui sait, les maladies ;
vous avez dû pour tout cela
n'est-ce pas, ma Maman jolie,

payer de votre belle chair ?

Si même à des heures horribles
vous vous êtes déshabillée
(mon Dieu !) et mise toute nue,
et livrée au premier venu...

c'est qu'alors il vous a fallu
régler les mois de ma nourrice,
m'acheter des petits souliers
ou bien des joujoux à Noël!

Pauvre sainte Maman jolie!
(Je vous ai coûté vos pudeurs!)
A l'idée de vot' petit gas
vous vous sentiez bien, n'est-ce pas,
au-dessus du banal honneur?)

N'empêche, je me sens bien triste,
j'ai la langue et la bouche amères,
comme si j'avais par erreur
mordu et mâché du poison.

Désormais, j'aurai ma chimère,
et rêverai d'une Patrie
où la Femme ne sera plus

traquée, vendue, forcée, flétrie,
à l'abri de nos trois couleurs.

Ma Maman, n'ai-je pas raison?

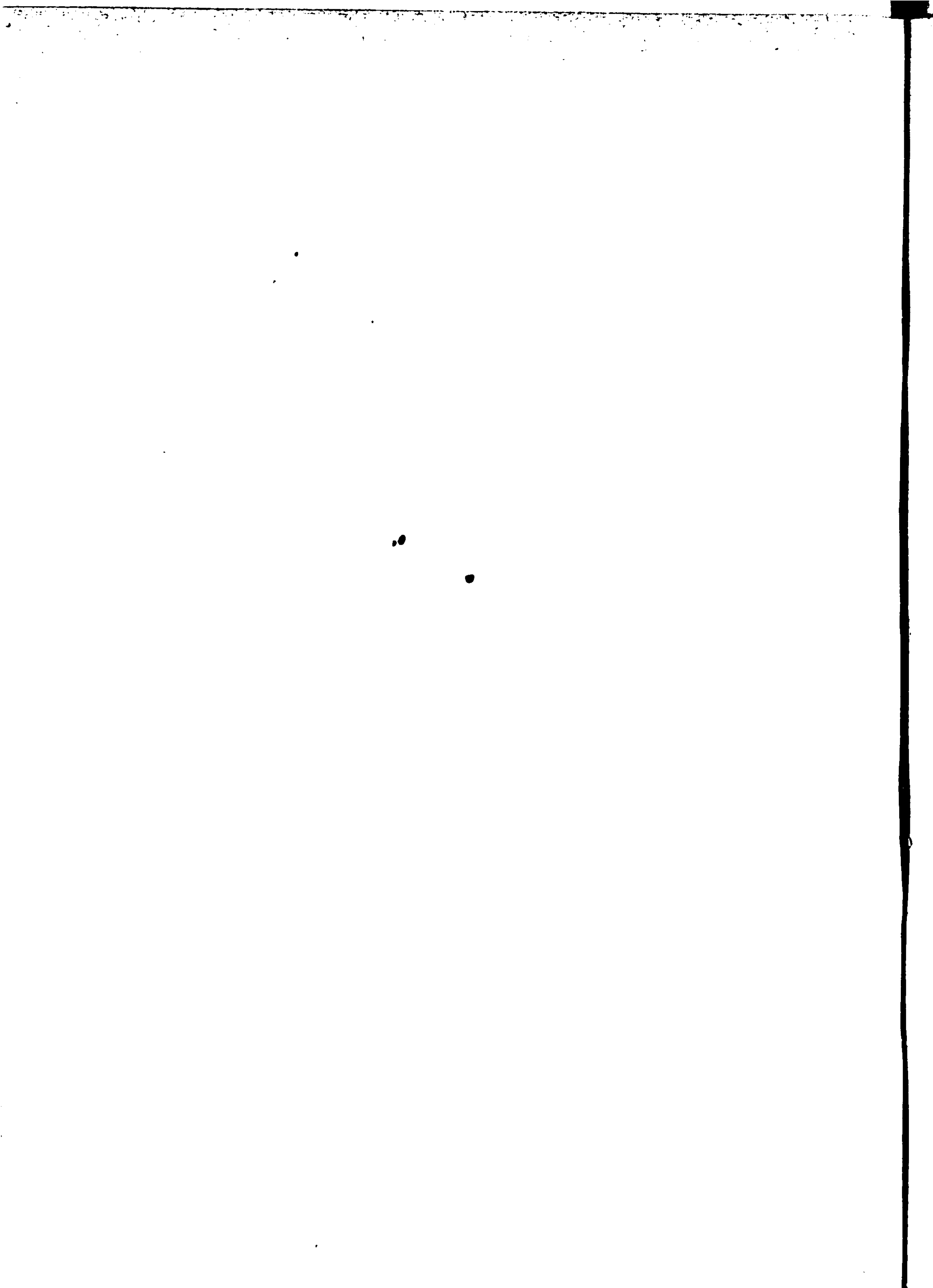
Enfin je suis bien malheureux,
j'aimerais mieux n'être point né
et j'ai envie, combien envie,
d'aller me jeter à la Seine
comme un amant abandonné...

— « Fils de putain! » me dira-t-on
toute la vie... toute la vie....

O Maman, je me meurs de peine,
voulez-vous que nous rentrions?

PAUVRE JULIEN

(Roman)



PAUVRE JULIEN

(Roman)

— « Voilà comment qu'c'est arrivé :
c'est la vraie vérité sincère ;
croyez-moi Mossieu l' Commissaire,
mais... esscusez, y m'ont crevé,
laissez-moi m'moucher, j' suis plein d' sang,
r'gardez-moi c' qu'y m'ont arrangé!

Faut dir' qu'ça couvait d'pis longtemps,
de d'pis l'temps qu'on vivait ensemble,
de fait, quasi marital' ment ;
(chez nous on s' marie qu'à la colle ;
mais quand qu'on s' aim' , ça tient tout comme.)

Enfin a m'courait d'pis longtemps....
Pourtant, pouvez vous renseigner,
tout l'mond' vous l'dira dans l'quartier,
j'suis d'un naturel endurant.

Moi, vous savez, j'suis qu'un boulot,
j'connais qu'mon travail dès l'matin
et si des fois j'me souûl' la gueule,
c'est censément qu'dans mon méquier
on fait qu'avaler d'la poussière
(vous comprenez j'suis mat'lassier,
mais à part ça l'cœur su' la main)

et pis.... a m'faisait du chagrin.

L'matin, a restait au plumard
pendant qu'moi j'partais au turbin
(chez mon patron l'marchand d'lit'ries),
et quand qu'à onze heur's ej' rentrais,
le déjeuner n'était pas prêt!

C'était moi qu'allais aux provises
et c'était moi qu'étais d'cuisine ;
alle 'tait feugnante et dormeuse ,
vous parlez d'un coup d'traversin !

Eh ! ben malgré ça, j'l'aimais bien.

Vous allez m'dir' que j'avais tort...
J'voulais pas qu'a travaill' dehors,
(j'avais trop peur qu'a n'rentre pas).
J'voulais qu'a soye ma p'tit' borgeoise
et j'me disais tout l'temps : « Mon vieux,
tu mass'ras dur pour tous les deux,
c'qu'y fait qu'comm' ça a t'aim'ra bien. »

P't-êt' qu'en échange alle aurait pu
s'occuper d'son p'tit intérieur,
d'autant que j'y avais payé
eun' chambe à coucher en pitchpin
n'avec eun' belle armoire à glace

un lit d'milieu, pitchpin aussi,
qu'mon patron m'avait fait crédit
en m'ret'nant deux francs par semaine.

P'futt! C'est tout just' si a f'sait l'pieu.
Eun' voisin' lavait la vaisselle;
s'lever comm' moi, allumer l'feu,
balayer, froter les castroles,
s'occuper, r'priser les chaussettes,
aller au lavoir et r'passer,
éplucher ognons et poreaux,
ça y aurait rougi les mirettes
et perdu ses bell's petit's mains.

Aussi, j'osais pas y en dire,
et quasi chaqu' soir en rentrant
on boulottait au restaurant,
c'qu'y fait pus cher comm' prix d'revient.

Ben, malgré tout ça j'l'aimais bien.

Le Dimanche et les jours de fête,
quand que j'restais à la maison,
Madam' restait à sa toilette,
à s'fair' des min's devant la glace,
à s'frisotter, à s'pomponner
et à s'fourtr', tout comm' les pétasses,
de la poudr' de riz su' l'museau
(et dans ces moments-là à n'pas
pus penser à moi qu'à un chien)

Ben, malgré tout ça j'l'aimais bien.

J'y disais : « Sortons faire un tour? »
J'étais si content et si fier
d'l'avoir à mon bras dans les rues....

Avec ses tifs blonds, sa têt' nue,
ses grands z'yeux bleus comm' deux bell's fleurs
ses joues; comm' deux bell's petit's pêches,
son corsag' propr', son air d'jeunesse,
alle éclairait comme un soleil

et all'tait si meugnonne et fraîche
que tout l'monde y s'arr'tournait d'ssus
et qu'même y avait des malappris
qui en passant m'soufflaient dans l'nez :
— « C'morceau-là? C'est pas pour ton gnère! »
Moi d'aussitôt : — « J'vas t'botter l'cul! »

J'y disais donc : « On fait un tour? »
Mais a r'fusait presque toujours.
Vous pensez, Maam' la Dussèche,
sortir avec son « mat'lassier »....

J'étais bon qu'pour gagner la croûte
et malgré c'que j'faisais pour elle,
j'étais jamais qu'un ovréier!

A m'méprisait du coin de l'œil
et pis a m'serchait eun' querelle,
on s'engueulait et.... on restait.

Voui, a m' comptait pour moins qu'un chien.
Pour vous en donner eune idée,
quand qu'on était en société
et que j'voulais fair' rigoler
en récitant des mots d'esprit,
a m' faisait affront d'vant tout l'monde :

— « Mon pauvre ami tu nous envoies
des boniments à la graiss' d'oie;
ferme-ça crois-moi, tu f'ras bien! »

Et moi du coup j'disais pus rien.

Ou quand j'voulais en pousser une
(car dans les temps j'ai eu d'la voix),
ah! qu'est-c' que j'prenais pour mon rhume.

— « Assez! Cherie! Dégueulando!
Tu vas fair' pleuvoir, y fait beau.
Qué rossignol de mêlé-cass!
Mon joli, t'en as trop sucé,
tu grinc's, on dirait d'eun' charnière
ou ben d'un essieu mal graissé! »

D'abord, est-c' pas, j' goualais quand même :
« *Ne méprisez pas mon n'amour* »
(Vous connaissez? C'tait mon succès.)

— « Houou! qu'a faisait la bouche en cœur,
en essayant mon coup d'gosier,
houou... sieurs et dam's v'là l' remorqueur
qui fait manoeuvrer sa sirène
et qui demande l'éclusier! »

Alorss, j'finissais par me taire,
vexé qu'j'étais d'vant les copains
qui s'gonflaient, s'payaient ma bobine,
en m'disant des fois : « Pauv' Julien!
Tu peux donc pas y mette eun' tarte! »

Mais ell', pour m'vexer encor plus,
comme a savait qu'j'étais jaloux,
elle, a p'lotait ses voisins d'table
ou leur sautait su' les genoux
pour les embrasser à pincettes!

Et fallait pas que j'fass' la gueule,
autrement a m'chantait tout l'temps :
— « Tu sais, si tu n'es pas content
j'ramass' mes frusqu's et j'me cavale;
mon vieux, j'en ai soupé d'ta fiolle
ej' s'rai pas longue à foutr' mon camp! »

Mais tout ça c'était h'encor rien.
L'pus charogne et l'pus dégueulasse,
c'est qu'moi que j'suis né amoureux
et qu'a du goût pour la tendresse,
eh! ben, jamais a n'm'embrassait;
c'tait toujours moi que j'commençais,
et Monsieur, a m'donnait qu'sa joue!

Et si par bonheur ej' pouvais
attraper sa bell' petit' bouche,
toujours a m'arr'poussait en douce
et pis sans avoir l'air de rien,
s'l'essuyait d'un revers de main!...

Ben, malgré tout ça j'l'aimais bien.

Et quand d'hasard j'y rapportais
eun' babiole, eun' broche, un ruban,
eune épingle, eun' bague, eun' toquante...
a m'arr'marciait qu'du bout des dents,
et pis toujours en l'asseptant
a n'avait l'air d'vous faire eun' grâce!

Mais quand qu'on était au pucier,
ah! c'était ben d'eune aute histoire!
Dès que j'voulais m'rapprocher d'elle
dans l'but d'y faire eun' politesse
(comm' c'est n'est-c' pas tout naturel?)
qu'tout l'temps à m'envoyait r'bondir :

— « J'suis t'esquintée, j'ai la migraine,
j'ai mal dans l'vente ou les mollets,
j'vas encor d'avoir mes anglais... »
ou ben :

— « Quoi c'est qu' t'as avalé
poivrot, boit-sans-soif, bec salé?
Mon bijou... c'que tu sens mauvais,
tu t'rinc's la dalle avec un pet,
à quinz' pas tu tuerais des mouches! »

Et si j'la coltinais quand même :
— « Te m' fais mal que j' te dis, laiss'-moi...
qué crampon! Il l'a toujours dure!
C'que t'es brutal quand tu vous touches,
te sais pas t'y prende avec moi. »

Et fin finale a m' tournait l' cul,
en m' jurant qu'a n' amait qu' les vrilles
et que l' Mâle y disait pus rien.

Et moi! J' me passais eun' ceinture!
(sans compter qu' pendant tout' la nuit
a prenait les trois-quarts du lit!)

Quand qu'tout d'même a s'laissait crocher,
pour êt' pus sûr d'me l'attacher
j'aurais voulu d'y faire un môme.
Mais si alle éventait mon plan,
alle entrait tout d'un coup furieuse...

A s'tortillait pir' qu'un serpent
et en m'forçant à m'en aller :
— « Tu sais, j'en veux pas d'ton salé !
Si j'suis prise ej' le f'rai filer,
j'irai tout droit chez l'avorteuse. »

Tous les matins c'était l'mêm' blot ;
si même alle était réveillée,
a faisait la cell' qui roupille ;
et quand j'voulais la cajoler
avec des bécots, des mots doux
des « mon béguin », des « ma tit' fille »,
a m'arr'misait toujours avec
des « fous-moi-la-paix-tu-m'emmerdes ».

Alorss, j'allais à mon boulot,
l'cœur au chiendent, si on peut dire,
la fièvr' dans l'sang, le râbe en feu,
avec pour tout l'restant du jour,
dans ma liquette et ma culbute,
le dardillon comme un épieu!...
Ah! non, je n'avais pas l'sourire!

Aussi pour m'sanger les idées,
d'jà dès l'matin je m'enfilais
des fois un bon coup d'Beaujolais,
c'qu'y fait que j'passais pour poivrot.

Non, ça peut pas s'dir' c'qu'alle était
ressauteuse et mal embouchée!
Ah! la sal' gosse, on vous l'dira,
c'était h'eun' drogue un choléra,
un poison, eun' carne, eun' vraie teigne!

Vous allez m'dir' que j'aurais pu
la quitter pour en prendre eune aute!
Mais moi d'abord, que voulez-vous,
j'suis pas papillon pour deux sous;
et pis, pour dir' la vérité,
y avait vraiment qu'ell' qui m' plaisait;
c'te femm'-là, j'l'avais dans la peau!

C'est qu'c'était h'eun' bell' petit' blonde,
pas ben haut' mais ben balancée,
grass' comme eun' caill', de d'partout ronde,
et comme un agneau tout' frisée

Quand, comm' de juste alle était nue,
on aurait dit d'eune estatue
polie, fignée, faite au tour,
preuv' qu'alle était « enfant d'amour ».

Et toute eun' peau esstrordinaire,
douc' comm' de l'huile, et rose et blanche,
(je peux pas dire, un vrai velours);
de c'te peau-là j'étais comm' fou.
Quant à ses fess's! ah! les bell's fesses;
Mossieu l' Commissair' de Police
vous parlez d'eun' bell' pair' de miches!

Et toujours à la propreté :
— « Quiens, qu'a disait, c'est la santé. »
Alle avait tout l'temps l'cul dans l'eau,
a s'lavait pas qu'tous les Dimanches,

En sort' que mêm' quand a dormait
(ça rach'tait c'qu'alle était méchante),
dans l'plume avec ses dix-huit ans
(tandis qu'moi j'vas su' mes quarante),
alle embaumait, alle embaumait....

C'était h'un trésor, eun' vraie perle ;
sûr y en avait pas deux comme elle.
C'était ma tit' poul', ma goss'line ;
enfin je l'aimais, je l'aimais !

J'me disais, quand a m'engueulait :
— « Ben c'est son genre, alle est comm' ça ;
peut-êt' ben qu'a m'fait du chiqué,
p't-êt' mêm' qu'alle est un peu piquée,
mais j's'rai si aimabe avec elle
qu'à la fin des fins a chang'ra :
l'Amour après tout c'est l'Amour,
ça n'peut pas v'nir en un seul jour. »

Et j'faisais ses quat' volontés,
j'encaissais tout's ses méchanc'tés,
sauf eun' fois : alle avait été
si malhonnêt', si effrontée,
qu'tout d'mêm' j'y ai envoyé eun' beigne !

Ben vous m' croirez si vous voulez,
alle a été putôt surprise
que colère à c' que j' m' attendais ;
a m' a z' yeuté, alle a chialé,
et a m' a dit en v' nant su' moi :
— « Julien.... j' aurais pas cru ça d' toi ! »

Et c' te fois-là, sans que j' y d' mande,
la joue tout' rouge encor du coup,
a s' est accrochée à mon cou,
en m' faisant qu' des bis's et des bises
et m' disant à travers ses larmes :
— « Mon homm' ! mon homm' ! c' est toi mon homme...
J' f' rai tout c' que tu voudras, n' crains rien ! »

Qui qui fut baba ? C' est Julien.

Mais l'aurait fallu r'commencer
tout l'temps... c'était pas ma nature;
j'avais pas l'cœur d'taper sur elle,
elle était trop meugnonne et frêle,
d'eun' gifle ej' l'aurais décollée,
et, on vous l'dira dans l'quartier,
ell' putôt... a m'aurait battu!

(Et pourtant j'suis un gas poilu,
et les ceuss qui sont v'nus m'sercher,
Monsieur, y m'ont toujours trouvé,
j'leur z'y ai toujours cardé la laine.)

Mais Ell' m'avait ensorcelé,
d'vant ell' j'étais comme eun' lavette;
A m'rongeait l'cœur, l'idée, la vie,
à caus' d'ell' j'me mangeais les sangs...

Sous mon hangar j'pensais qu'à elle;
des fois j'm'endormais su' l'ouvrage,
ou alorss y m'prenait d'ces rages
et su' mes tréteaux j'me vengeais,
y m'semblait que j'la corrigeais.

J'étais jaloux, j'étais jaloux;
partout partout ousque j'allais,
chez l'bistrot ou la clientèle,
j'trimballais dans mon ciboulot
son joli petit corps d'amour!

J'étais jaloux, j'étais jaloux,
j'en avais la gueul' retournée;
j'renfonçais ça, mais ça s'voyait,
l'singe aussi s'en apercevait
et en façon d'me consoler :
— « Toi, tu pens's encore à ta puce;
va Julien, y a pas qu'toi d'cocu! »

J'étais malheureux, malheureux,
et tout l'mond' connaissait ma peine,
et les copains m'chinaient aussi :
— « T'as mal au front, y n'est boisé ;
viens boire un litre et ça s'pass'ra ! »

J'étais jaloux, j'étais jaloux ;
mais malgré tout ça qu'on m'disait,
je n'voulais pas, moi, croire au mal.

Jamais j'pensais qu'elle aurait l'cœur
de s'saloper et d'me trahir
durant que j'm'esquintais pour elle,
à y gagner son nécessaire
(car j'l'avais tirée d'la misère),
et qu'pour ell' seul' j'me démançais
et que jamais j'me débauchais.

Monsieur, dans l'tantôt, v'là-t-y pas
que l'patron y m'envoye en course
par là-bas du côté d'Grenelle,
à livrer un joli mat'las.

Et j'm'en r'venais tout doucett'ment,
après avoir su' mon pourboire
pris seul'ment d'quoi sucer deux verres :
(que voulez-vous, j'suis mat'lassier
y faut fair' glisser la poussière...).

J'm'en r'venais donc ben tranquill'ment
(en pensant toujours à ma blonde),
j'tais arrivé au bout du pont,
vous savez là, au Point-du-Jour,
où su' l'quai on voit qu'des beuglants,
des restaurants et des tonnelles....

Machinal'ment j'allum' la berge
(sans penser l'mal le moins du monde).
Qu'est-c' que j'dégote en grand' toilette?
Ma Margotton ma Marguerite,
en société d'un gigolo!

Je m'dis d'abord : « T'as la berlue ;
voyons, Julien, t'es h'encor saoul ;
t'y pens's tant qu'tu la vois partout,
par ici... c'est trop loin d'chez nous...

Mais non bon sang ! C'était ben elle.

A s'méfait pas, a m'tournait l'dos ;
le gonc' la tenait enlacée
par la taille... a fermait les yeux,
alle 'tait pâmée, renversée,
alle avait l'bras autour d'son cou....
et sauf vot' respect, esscusez,

Mossieu l' Commissair' de Police,
y s'lichaiant, s'passaient des saucisses,
t'en-veux-t'y-t'en-veux-en-voilà.
Y la dégoûtait pas ç'ui-là!

Vingt dieux! Mon sang ne fait qu'un tour;
j'prends mon élan comme un maboule,
quat' à quatr' me v'là que j'déboule
l'long d'l'escaïer du bord de l'eau...

Mais Elle, entendant mon galop,
s'arr'tourn', voit qui qu'c'est, et a dit :
— « Acrais! c'est Julien mon mari! »
Et v'là l'Jésus qui s'fait la paire
et même il a semé sa deffe.

— « Qu'est-c' que tu fais là? que j'y crie.
Comment! C'est comm' ça qu'tu t'conduis
pendant que j'suis à m'esquinter
pour t'foutr' la niche et la pâtée!
Avec qui, avec qui qu't'étais?

« T'as pas hont', voyons, t'es pas loufe
de t'galvauder avec des gouapes,
tandis que j'te crois d'la raison!
Tu m'fais donc pas assez d'mistouffles?
Rentre tout d'suite à la maison,
aie pas peur, j'te mettrai pas d'coups... »

Et déjà en m'approchant d'elle
j'me sentais devenir pus doux!

Mais en plac' de s'taire et d'call'ter,
v'là qu'a s'met à m'dir' des sottises;
la v'là-t-y pas qu'a m'agonise,
moi que j'me tiens pour son mari,
a m'trait' comm' du poisson pourri!

— « Rentrer? Ah! ben... Moi? pus souvent!
Ah! là là, tu m'as pas r'gardée.
Rentrer? Pens's-tu? Tu voudrais pas!

J'am'rais mieux d'avoir l'cou scié,
j'am'rais mieux crever d'faim tout' seule,
j'en ai assez de ta sal' gueule,
Hé imbécile! Eh! « mat'lassier! »

« T'es bon fiou, j' dis pas, mais... t'es vioque;
t'es amoureux, mais... t'es ballot;
t'es pas méchant, mais t'es soulaud;
aussi t'as un goût... t'emboucanes...
tu trépignes de la mansarde
et fusilles du collidor;
t'as beau fair', tu l'aurais en or,
t'entends? Jamais tu n'm'arr'verras!

« C'est pas d'aujourd'hui qu't'es cocu;
gn'y a qu'maint'nant qu'tu t'en aperçois,
ben... c'est arrivé à des Rois,
et pis j't'emmerde et pis... touch'-moi! »

Et là d'ssus, a m'taille eun' basane!

Alorss Mossieu, là, je n'sais plus,
j'sais pas c' qu'y s'a passé en moi...
ça m'a fait comme un coup d'théiâtre :
mon sang m'a dit : « Non, ça c'est moche! »
J'ai baissé l'nez, j'ai vu rougeâtre,
j'ai pris mon lingue et foncé d'ssus.

D'eun main j'l'ai chauffée à la gorge
(qu'était douce à mes durillons.)
et d'l'aut', qui serrait ma rallonge,
j'y ai tapé dedans tant qu'j'ai pu,
à tout' volée et n'importe où,
en aveugue, en sourd, en brutal ;
j'l'ai bariolée, crevée, servie,
dans l'bras, dans l'cœur, dans l'ventr', dans l'cul.

Tout en yi gueulant à chaqu' coup :
— « Ah! vache! ah! salope! ah! fumelle!
Ah! c'est comm' ça, ah! c'est comm' ça,
quiens, v'là pour toi goyo, ordure,
poison, fumier, putain, putain,

Ah! tu n'veux pus rentrer chez nous...
tu veux cavalier avec d'autres.
Ben ma bell', personne y t'aura. »

Elle, a n'a pas poussé un cri :
a s'est seul'ment pas défendue,
a s'est sentie tout d'suit' perdue.
(alle était dans son tort, n'est-c' pas?)
y a qu'à un moment qu'alle a dit :
— « Grâc', mon Julien, je n'le f'rai pus! »

Mais moi, j'ai pus rien entendu
(il était trop tard, comprenez),
j'étais sorti d'mon naturel
et j'ai continué d'la cherrer,
en chialant d'rage et de chagrin,
et j'sais pas si j'l'ai pas mordue.

Et voilà qu'elle est d'venue molle,
elle a fermé ses beaux grands yeux,
comme tout à l'heur' pour le plaisir,
mais maint'nant c'était pour mourir;
a s'est laissée fair', laissée faire....
et j'la sentais s'vider d'son sang
comme eun' poupée qui perd sa sciure.

Moi, j'tapais toujours et j'tapais,
j'me sentais du chaud su' les mains;
du chaud m'giclait à la figure,
et ma foi, ça m'faisait du bien;
et voilà qu'm'arrivaient des cris :
— « A l'assassin! à l'assassin!
Mais il la tue, mais il la tue! »

Et alorss a s'est affalée,
j'l'ai lâchée, et a n'a pus r'mué;
mais moi j'arr'cevais eun' volée
à coups d'cann's et de parapluies.

Enfin les agents sont venus.
de vrai j'savais pus c'que j'faisais,
tout m'chahutait devant les yeux,
les maisons la Seine et les cieux;
j'étais là comme un abruti
et je voulais pus m'en aller;

mais je continuais de gueuler
et il a fallu qu'on m'arrache,
on l'emportait chez l'pharmacien.

Dans le moment qu'on la soul'vait,
j'ai eu l'temps d'voir c'que j'y avais fait.
J'y avais tranché le nez, la bouche,
en sort' qu'on yi voyait les dents,
(Bon Dieu! alle avait l'air de rire!)
sorti un œil, enl'vé l'oreille,
et mes cinq doigts étaient marqués
en noir, dans la chair, sous l'menton :
j'avais dû y briser l'gaviot.

Alle était tout d'rouge habillée...
(l'sang qu'avait pissé en fontaine),
comm' si j'l'avais débarbouillée
avec de la gelée d'groseille...

Et sa robe était en lambeaux,
sa belle robe des Dimanches,
et son corsage ouvert montrait
le haut d'sa bell' tit' gorge blanche
dont j'étais tell'ment amoureux.
Mais d'tout ça, yeux, nichons, figure,
j'en avais fait qu'un panaris
qu'était affreux à voir, affreux.

Alorss on m'a emm'né, Monsieur.
Les agents ont dû m'protéger
contr' les cann's et les parapluies,
les pierr's, les coups d'poing, les coups d'pied
mais y m'ont quand même attigé.

(N'est-c' pas, y pouvaient pas s'douter,
de tout c'qu'a m'avait fait souffrir.)

Et je suis parti en pleurant,
et j'ai compris c'que j'venais d'faire.

J'me disais tout en v'nant ici.
— « Pauvre Julien, pauvre Julien...
sais-tu qu'tu viens d'faire un beau coup!
ça peut s'appeler à'la belle ouvrage...
tu viens d'esquinter tes amours.

« A présent ta vie est foutue,
c'est l'dur, la crève ou la misère;
quand tu t'y mets tu travail's bien,

Pauvre Julien, pauvre Julien!

« Présent partout où c'est qu't'iras,
si tu vis... tu la reverras
écrasée, vilaine, en bouillie
d'la magnèr' qu'tu l'as arrangée.
Ell' que tu trouvais si jolie
et que d'baisers t'aurais mangée.

Pauvre Julien, pauvre Julien!

« A t'faisait des queues, c'est certain.
Mais quoi, c'était-y eun' raison?
c'était h'encor qu'eun' pauv' mignarde
qui connaissait pas l'mal du bien...
C'est vrai qu'a s'ra pus à personne;
à toi non pus, ça t'avanc' bien,

Pauvre Julien, pauvre Julien!

« Et dir' qu'y a seul'ment un quart d'heure
t'étais encore un « citoyen »,
maint'nant te v'là avec la crème.
Ah! ben, t'appell's ça d'la tendresse!
t'as beau êt' bon zig et honnête,
n'pas l'avoir tuée pour la galette,
moi, j'te dis qu'tu n'es qu'un feignant,
un marteau et un propre-à-rien,

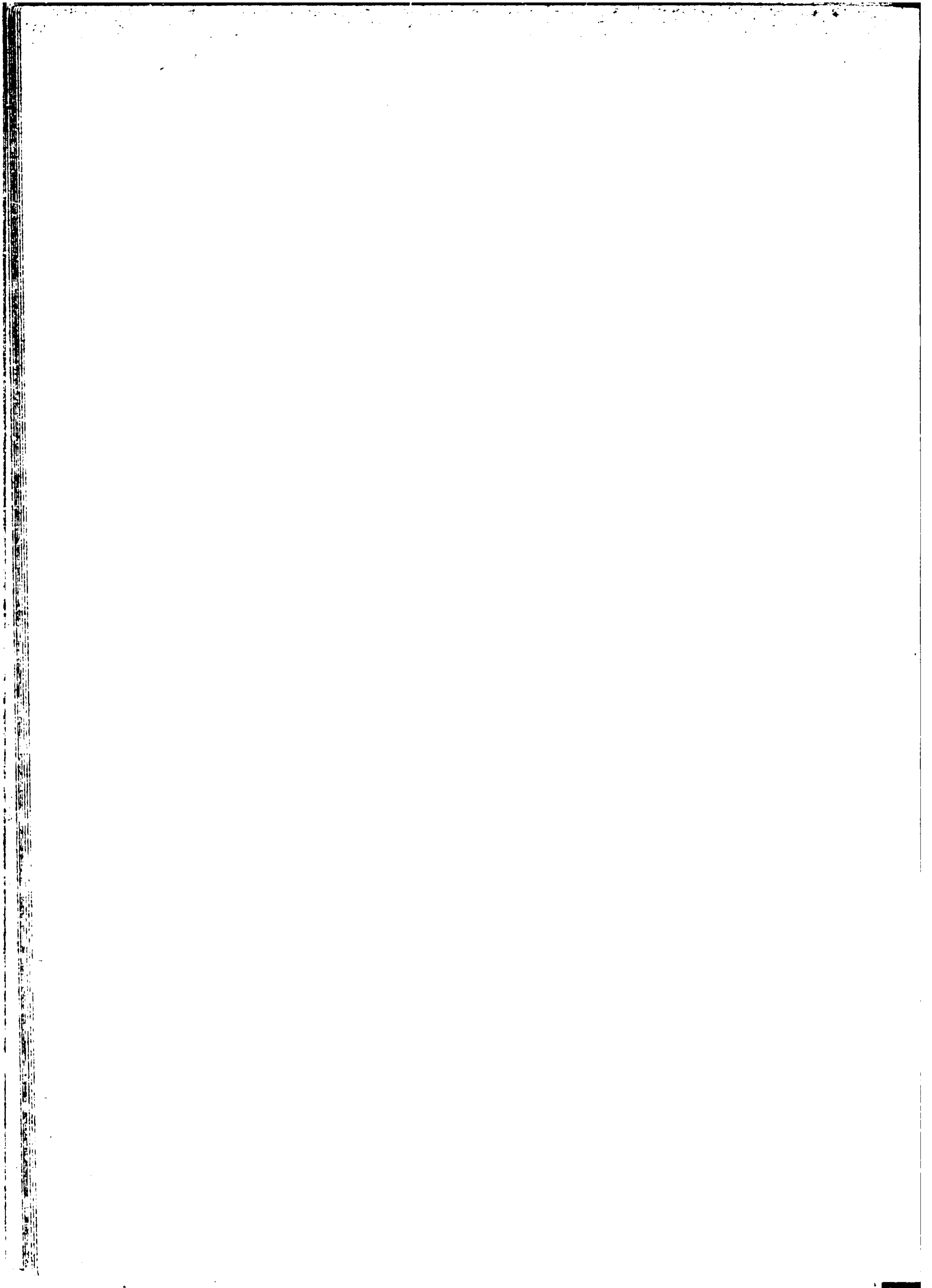
Pauvre Julien, pauvre Julien. »

Aussi maint'nant tant pir' tant pire,
J'me fous d'tout, pensez si j'm'en fous;
fait's de moi tout c'que vous voudrez.
prenez ma peau si vous voulez,
et tout d'suit' vous m'rendrez service.

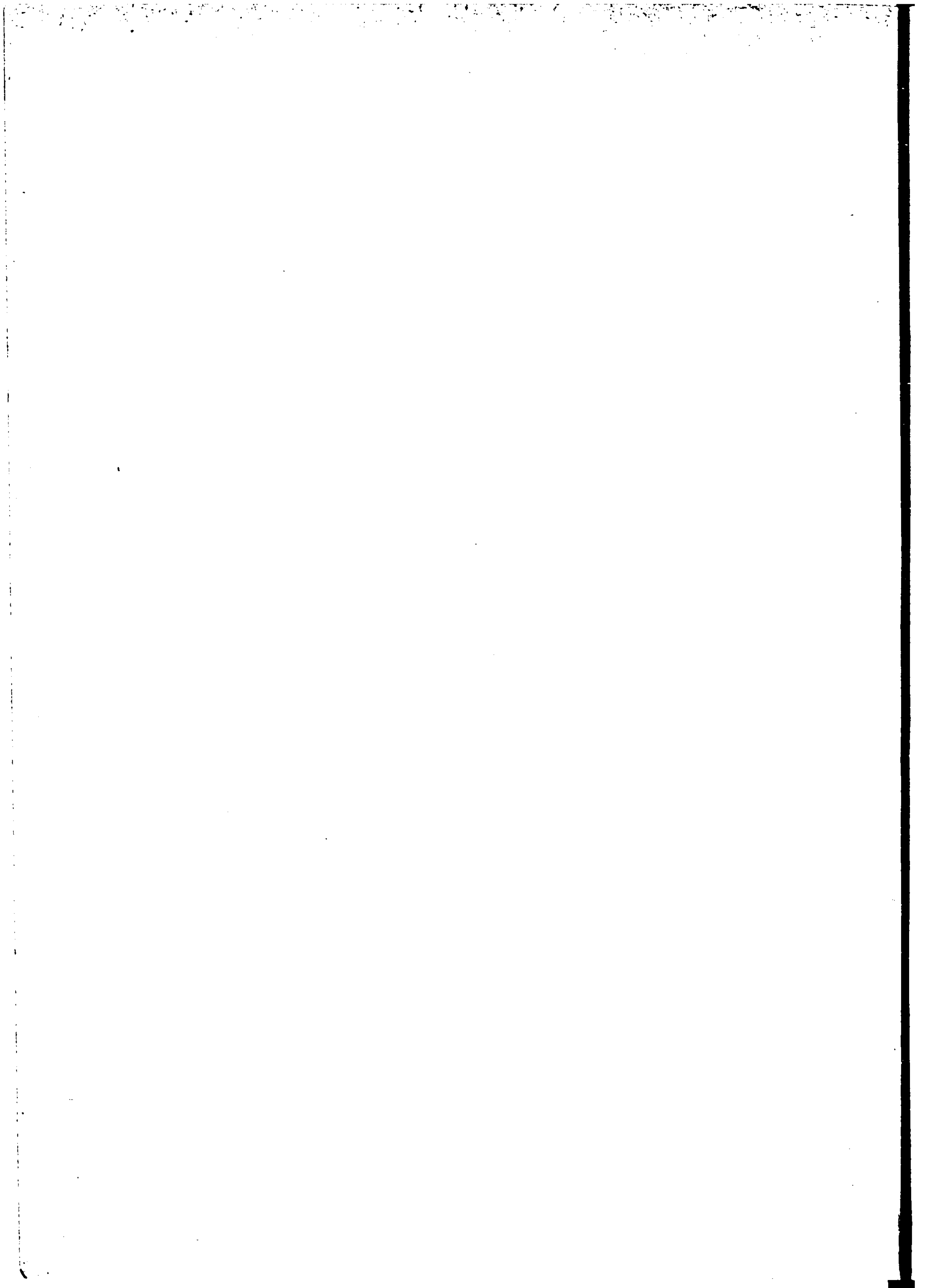
A présent que j'l'ai estourbie,
à quoi bon, à quoi bon ma vie?
j'y survivrai pas, vous verrez....

Ah! la garc' tout d'mêm', la fumelle!
Avoir fait de moi c' qu'alle a fait,
de moi un honnête ouvrier,
me conduire ousqu'a m'a conduit...
qué malheur, alors! Quéé misère!...

Voilà comment qu'c'est arrivé,
c'est tout, voyez, M'sieu l'Commissaire.



CONSEILS



CONSEILS

Ouvrier mon frère, Ouvrier;
crois que ma parole est profonde.
Avant de dominer le monde
commenc' par te laver les pieds.

Et pas seul' ment qu'les trottignolles
mais encor ton gniass' tout entier :
les crocs le cul les roubignolles
que t'as tendance à oublier.

Car, sous prétexte de labeur
tu thésaurises ta sueur
et la crasse de ton métier,

Ouvrier mon frère, Ouvrier,

et dis des choses dérisoires :
« Pas de pain blanc sans les mains noires »,
en exhibant avec orgueil
tes mains sal's, tes ongles en deuil.

Je sais que, forcé d'te grouiller
pour aller reprendr' le collier
chaqu' matin, à peine réveillé,
t'as pas l'temps d'te débarbouiller.

Mais le soir, après ton boulot,
au lieu de t'élancer vers l'eau,
tu préfèr's aller chez Bistrot
sucrer la « « bleue » et godailler,

Ouvrier mon frère, Ouvrier.

Si des fois un peu tu t'écures,
c'est l' Dimanche et les jours de fête;
mais tu n' mets d' l'eau qu' dans eune assiette,
pis t'emploies que l' bout d' la serviette,
et jamais pus bas qu' la ceinture,

Ouvrier mon frère, Ouvrier.

Ou ben tu vas chez l' perruquier
et faut qu' on t' fout' de l' eau d' Cologne
su' l' coin mal gratté de ta trogne.

Tes dents? Jamais tu ne les brosses,
avant comme après ton repas.
Quant au devoir de t' nettoyer
le trou du figne et les balloches,
tu ne t' en doutes même pas.

Aussi vieil ami, tu schlipottes,
en plein air comm' l'acétylène :
et quand tu souffles ton haleine,
la mouche à merd' tourne de l'œil,
bien qu'a soye habituée aux chiottes.

Sans compter qu't'es pas fréquentable,
on peut pas y faire avec toi :
si on t'rencontre en bateau-mouche,
en métro, en « bus », en tramway,
suffit qu'on port' la requimpette
pour qu'tu vienn's te froter su' vous
et qu'tu vous traitez de « bourgeois ».

Toi, pass' que t'es un « travailleur »
méprisant les aut's voyageurs,
tu rot's tu crach's tu louf's tu pètes,
et, si t'es saoul pour not' malheur
tu dégobill's su' la banquette
et tap's dans l'blair au contrôleur.

Hélas! C'est si vrai c' que j' prétends
que, lorsqu'après un accident
on t'emmèn' chez le pharmacope
à Tenon Cochin ou Saint-Louis
et qu'y faut te déshabiller;

le carabin prend la syncope
ou le potard s'évanouit

Ouvrier mon frère, Ouvrier.

Et ça c'est sur toi, rien qu' sur toi!
Mais chez toi, malheureux, chez toi!

Chez toi les puces les punaises
vivent à l'aise;
les asticots de ta paille
donnent le soir des « *steeple-chases* »
et y a des araignées si grasses
qu' faut les tuer à coups d' revolver.

Quand tu vas aux wouater-clozettes,
tu... vis's à côté d'la lunette
et, déconcertante coutume
dont les murs peuvent témoigner,
tu prends ton doigt pour porte-plume
et ton cul pour un encrier,

Ouvrier mon frère, Ouvrier.

Jeun', vigoureux et bien planté,
tu touches, sans être ébloui,
aux délicats et blancs tetons
de ta femme ou de ta maîtresse
avec tes doigts gourds et brutaux
aux amoureuses maladresses
gantés de crotte ou de cambouis.

Si, pour te plaire elle se soigne
parfume ou lave au savon fin,
tu l'appell's aussitôt « putain »
ou ben « vache » et « saloperie ».

Jaloux mesquin et envieux,
tu la veux sale et abrutie,
comme toi, comme toi mon vieux.

Alors la pauvre se néglige,
elle se dégoûte et comment !
Plus de soins, de coquetterie,
grâce et beauté foutent le camp ;
avant l'âge elles sont flétries.

Comm' t'as toujours les roupett's grasses
et qu'ça t'démange aux environs,
t'es tout l'temps d'ssus à la... crocher,
(qu'elle en ait du plaisir ou non),
à y en coller des pétées,
à transformer la malheureuse
en fabrique de malheureux !

Ceux-ci, le fruit de tes rudesses,
tu les laisses livrés aux bêtes;
on pourrait sur leurs jolies têtes
inscrire' ces mots : « *Chasse gardée*; »

Ouvrier mon frère, Ouvrier.

Pas plus que toi tu n'leur apprends
à se baigner, à s'étriller,
et tu les laisses croupir dans
la gourm' la morve et le pipi;
puis tu déclar's : « C'est la santé! »

Ouvrier mon frère, Ouvrier.

Et les soirs ousque tu rentr's mûr,
tu leur cogn's la tronch' dans les murs;
et là, despote sans contrôle,
la borgeois' les mô'm's et les bois,
tout l'mond' pass' à purg' dans la tôle!
(C'est p'têt' aussi pour leur santé?)

Ouvrier mon frère, Ouvrier!

Et toujours tu groum's ou rouspètes;
tu n'as qu'des Droits, jamais d'Devoirs;
toi seul a besoin d'boulotter,
et, dans la lutte qu'est la Vie,
tu crois qu'y a qu'toi d'exploité.

Toi seul support's des injustices,
et toujours y faut qu'on subisse
ta mauvaise foi, tes caprices
et surtout ta mauvaise odeur.

Tu cries qu'l'Ouvrier « meurt de faim »
mais quand tu touch's de bonnes paies
tu sais plutôt t'taper la tête,
quitte el' restant de la semaine
à t'enfoncer de l'eau d'vaisselle.

Et à c'temps-là, encore eun' fois
dans les quartiers que tu habites
les « Bains » et « Piscin's » font faillite,
mais les beuglants font l'maximum
les cinémas te décervellent
les claqu's t'assurent la vérole
et les « Bars » à trois sous flamboient,
Ouvrier mon frère, Ouvrier.

Quand tu t'dis « Révolutionnaire »,
à part quéqu's uns, ce n'est guèr' mieux ;
tu fais tout comm' les religieux,
qu'os'nt pas se r'garder le derrière,
de peur qu'ça leur crève les yeux.

Tu gazouilles la « Carmagnole »,
mais t'as d'la boue aux roubignolles ;
tu clames « l'Internationale »,
mais t'as les dents et les pieds sales !

Et, trop romantique Insurgé
tu t'mets des rouges églantines
mais t'as l'prépuce enfromagé !

Des mangins qu'a des noms en *isse*,
vienn'nt te donner du « citoyen »
et t'app'lant « Peuple-Souverain »
te mett'nt en mains un bout d'papier
sans penser à t'laver les pieds.

D'aut's, échappés de la Garonne
qui abusent de la Parole,
vienn'nt te causer de « Genre Humain »
d'« Fraternité Universelle ».
Nul ne te dit : « Lav'-toi les mains
les dents le figne et les aisselles. »

Beaucoup jouent avec tes souffrances
en te menant par l'Espérance :
puis, quand y sont d'venus menisses
et qu'tu leur rappeli's leurs promesses
y sont tout prêts à t'fusiller,

Ouvrier mon frère, Ouvrier.

D'autr's, en flattant ta vanité,
t'expliquent qu'y a qu'toi d'utile
que C'lui qui n'manie pas l'outil,
le marteau, la pioche ou la pelle,
n'est qu'eun' vach' « d'intellectuel » ;
que c'lui qui trim' du ciboulot
n'est qu'un feignant ou qu'un salaud ;

et que « Demain » ou ...après-d'main...
« conscient et organisé »,
par la bombe ou les bras croisés,
n'sachant pas t'gouverner toi-même,
tu gouverneras l'Univers!

En attendant par les journaux
les cafés-concerts, les phonos,
t'es dans la main des Financiers
dans celle des Distillateurs,
et tous les genr's d'spéculateurs.

En attendant Vautour-Premier,
Grand Maître de la République,
t'vide à la rue, toi et ta clique,
et refuse de vous loger
(bien qu'il veuille aussi des soldats
pour le défendr' contr' l'Étranger!)

En attendant que par Jaurès
triomph' la « Société future »,
j'crois qu'tu peux t'passer eun' ceinture!

En attendant, t'es pas l'pus fort,
Jean Grave avec ses « *Temps Nouveaux* »
ne semblent pas tout près d'éclorre,
malgré l'appui d'Sébastien Faure
d'Anatol' France et de Mirbeau!

Et les Bourgeois font tout c'qu'y veulent;
et quand tu renaud's un peu trop,
frère Flick te jambonn' la gueule
et t'es ben forcé d'rengracier,

Ouvrier mon frère, Ouvrier

En somm' ton sort n'a pas changé
au contraire, il s'est aggravé,
malgré des monceaux d'« *Lois Sociales* »
leur prétendue « *Humanité* »
qui tombe toujours à côté

Et toi toujours tu vis ta vie,
(avec ou sans bell's théories),
le cul merdeux la gueul' pourrie,
emboucanant le rat crevé,
les pieds dans des chaussett's de suie
et l'cœur de haine empoisonné

Ouvrier mon frère, Ouvrier

Ben moi je te le dis dans l'blair
en vrai Poète populaire,
pas d'autre cause à ta Misère
que ta crasse et que ton fumier,

Ouvrier mon frère, Ouvrier.

La saleté c'est l'Esclavage,
c'est l'absence de Dignité,
c'est aussi l'Imbécillité,
c'est la Tristesse et le Dégoût.

Et v'là pourquoi t'es méprisé,
berné, maltraité, exploité,

Ouvrier mon frère, Ouvrier.

La vérité la vérité,
le secret même de la Vie
de la chance et de la santé,
d'la richesse et d'la Liberté
réside dans la Propreté!

Parmi ceux qui vienn'nt t'exciter
à foutre en bas « la Société »,
en s'faisant nommer Députés
ou membres de tes Comités,

Nul n'a l' courage ou la franchise
de t' reprocher ton manqu' de soins,
ainsi qu'aux Hébreux fit Moïse
et Mahomet à ses Bédouins.

Moi, je n' viens pas t' parler d' mensonges
ni d' un paradis incertain,
j' viens t' parler d' eau fraîche et d' éponge.

J' viens t' dir' d' commencer par toi-même
la « sociale transformation »,
la célèbre « Révolution ».

Ainsi triomphera « la Cause » ;
le « Grand Soir » c' est d' se laver l' prose,
la « Prochain' », c' est s' poncer les pieds !

Si tu veux que l'on te respecte,
commenc' par t'respecter toi-même!
N'crains pas d'passer pour aristo
si tu te mouilles les orteaux.

Et si drôl' que ça t'paraîtra,
qu'avant tout ta peau se blanchisse :
« Individu », « Individu »,
que la Cellule s'affranchisse,
et le Corps entier guérira.

Car c'est très bien de fair' l'apôtre ;
mais avant d'éduquer les autres
il faut d'abord s'éduquer soi :

Et c'est parfait les Syndicats ;
mais si tes fess's sont au caca,
tu auras des idées merdeuses.

Ah! Ouvrier, pauvre Ouvrier,
mon copain, mon poteau, mon frère,
souvent mon Cœur se désespère,
comme il est dur de « t'affranchir ».

Non seulement de ta misère,
donc, de ton enduit séculaire,
mais encor de tes préjugés,
aussi de tes illusions
des sophismes et des clichés
du jargon révolutionnaire.

Sans oublier la Politique,
Poison de l'Énergie Pratique
et de la Beauté poétique
dont meurent Gaulois et Latins.

Car mêm' parmi les Compagnons,
combien peu, à ma connaissance,
savent la mystique importance
de se noyer le troufignon
chaque jour de son existence.

Ah! Ouvrier, pauvre Ouvrier,
je ne voudrais pas t'avilir,
mais bien plutôt t'encourager,
te relever et t'ennoblir,
et si je ne puis te guérir,
du moins puis-je te soulager.

Sûr que t'es bon, sûr qu't'es honnête;
mais, vaudrait mieux encore avoir
la conscience un peu moins nette
que le cul sale et les pieds noirs.

Pas d'autre moyen de lutter
contre l'aveugle Autorité
que la maîtrise de soi-même :
Sobriété et Chasteté,
par conséquent la Propreté.

D'ailleurs en princip' quoi qu'il fasse
qu'il soit Patron ou Employé
Paysan, soldat ou rentier

L'Homm' qui, à moins de maladie,
ne se lave pas chaque jour
les dominos les paturons
le double-blanc et les marrons
le périné le péritoine,
en un mot le Corps tout entier
n'est qu'un compagnon d'saint Antoine

Ouvrier mon frère, Ouvrier

**Ne m'objecte pas qu'les Bourgeois
ne sont guèr' plus propres que toi :
raison d'plus pour que tu t'nettoies.**

**Ne dis pas comm' les Catholiques
que ton Corps n'est qu'une guenille
qu'il importe peu de soigner.**

**Jésus lavait les pieds des Pauvres,
mais les Prêtres l'ont oublié**

Ouvrier mon frère, Ouvrier.

**Mécanicien Mécanicien,
tu comprends la nécessité
de nettoyer ta rotative
ton moteur ta locomotive ;
mais ton rouage particulier
tu le laiss's toujours se rouiller,**

Ouvrier mon frère, Ouvrier.

Or ton Corps est la Mécanique
merveilleuse,
le chef-d'œuvre unique
qu'il faut sans cesse surveiller,
graisser polir de tout's manières,
de la soupape à la chaudière
en passant par le cendrier,

Ouvrier mon frère, Ouvrier.

Quand Jésus éveilla Lazare
saucissonné de bandelettes
plein de la crasse du tombeau
il lui dit :
— « Mon ami va fair' ta toilette
et après ça nous causerons ! »

Eh bien! mon Ami mon Pareil,
crasse morale ou corporelle,
tristesses, poux, haines, fumier,
laideurs ou sophismes bizarres,
je suis Qui vient te nettoyer,
et, dans ce cas particulier
je suis Jésus, tu es Lazare

Ouvrier mon frère, Ouvrier.

Par conséquent éperdument,
chaque matin à ton lever,
chaque soir avant d'te coucher,
rinc'-toi les dents, les pieds, la gueule,
le trou du cul les roubignolles,
et fais-le faire à ta famille,

Ouvrier mon frère, Ouvrier.

Mêm' dès ce soir en rentiffant,
que tu m'aies entendu ou lu,
je t'ordonne de m'obéir
et de rebiffer tous les jours.

Si tu t'nettoies comme je dis,
chaque soir et chaque matin,
non seulement, fleur arrosée,
ta peine sera reposée,
mais avec la bonne santé
tu retrouveras ta gaieté.

et je te le prédis soudain
tu verras clair dans ton Destin.

Il t'apparaîtra tout à coup
que la vraie « Société future »
s'rait de lâcher le Machinisme
pour retourner à la Nature

en plaquant délibérément
ce dont tu souffr's obscurément
ainsi d'ailleurs que tous les Hommes

La « Grand' Laideur Mathématique »
et ton labeur automatique
impersonnel et sans amour.

Et puis enfin tu s'ras plus chaste,
ça t'gratt'ra moins où ça t'démange
et tu n'engross'ras plus ta femme
à tous les coups comme à présent.

Car du moment qu'à chaque enfant
on n'augmente pas ton salaire,
tu sais ce qu'il te reste à faire,
ou, pour mieux dire, à ne pas faire.

Dis à ceux qui viendront t'crier :
« La France va se dépeuplant
nous comptons sur toi, Ouvrier! »
— « Eh! bien, prêtez-moi votre Épouse.
La mienn' ne sera pas jalouse
seul'ment vous paierez la sag'-femme
les mois d'nourrice et le loyer! »

Je te l'crierai jusqu'à la mort :
tu n'sortiras d'ton esclavage
du salariat et du servage
que par le quotidien lavage

Si on vient te d'mander d'voter,
afin d'élire un député,
un d'ces marchands de boniments
qui viv'nt toujours à tes dépens :

Réponds : « Oui oui, causez toujours ;
mais avant tout veuillez m'donner
du temps pour me débarbouiller,

« d'eau, du savon à bon marché,
« gratuit » « laïque » « obligatoire »
de bell's piscin's dans mon quartier
pour moi ma femme et mes amours ;
tant qu'j'aurai pas ça j'vot'rai pas.

« Car,
comment voulez-vous qu'on m'nomme
un Homme
si j'ai des bestiaux dans les poils
et du fromgi dans les doigts d'pied ?

« Oui, moins d'emblèmes symboliques,
moins d'mairies comm' des basiliques
(histoir' d'embêter les curés),

« Des piscines, un peu moins d'musées,
moins de discours idéalisses,
un peu plus de réalité,

« moins d' cours du soir, moins d'conférences
gardez pour vous votre instruction ;
j' veux pus aller dans les U. P.,
mieux vaut me laver les arpions
que d'aller écouter des pions.

« Puis, si ce n'est exiger trop,
beaucoup moins de marchands d'poisons,
moins de beuglants, moins de cinés,
moins d'bistrots, surtout, moins d'bistrots,

ce sera la fin des prisons
et des cellules d'aliénés. »

Car lorsque tu seras tout propre,
tu diras à ceux qui t'arr'furent
le bain, l'estime et le loisir,
sous prétext' que t'es un cochon :

— « Pardon... esscuses,
présent j'ai mérité la Vie,
j'ai le cul net et les dents blanches,
je n'me lav' pus qu'tous les Dimanches,

le Temps de Ma Merde est fini. »

Alors y pourront pus rien dire,
et y s'ront forcés d'te céder,
car c'est là, c'est là le prodige
ton sort est dans tes mains te dis-je.

Mais jusque-là je te l'répète,
tu n' seras jamais qu'un Esclave,
la dupe d'un tas de chimères,
le remâcheur de phrases creuses
aussi creuses qu'humanitaires :
la victime des bonisseurs
d'la Politique ou d'la Sociale.

Ni émeut's, ni grèv' générale
ne te donn'ront la forc' morale
qu'il faut pour vaincre ses enn'mis,
et que t'apporteront l'eau fraîche,
la brosse à dents la pierre ponce,
le *tub* la douche et le savon.

Voilà mon Ami mon Pareil,
ce que l'étude et l'expérience,
la pitié jointe à la gaieté
l'intuition, la verve joyeuse
ce soir tout à coup m'ont dicté.

Ce soir est un soir de Printemps ;
sur la Ville aux rues éclairées
par les derniers rayons du jour
flotte l'haleine de l'Amour.

Ce soir, tout est beau dans Paris.
Seul et veillant comme un prophète,
mon Cœur éclate de tendresse

et les Marronniers ont fleuri.





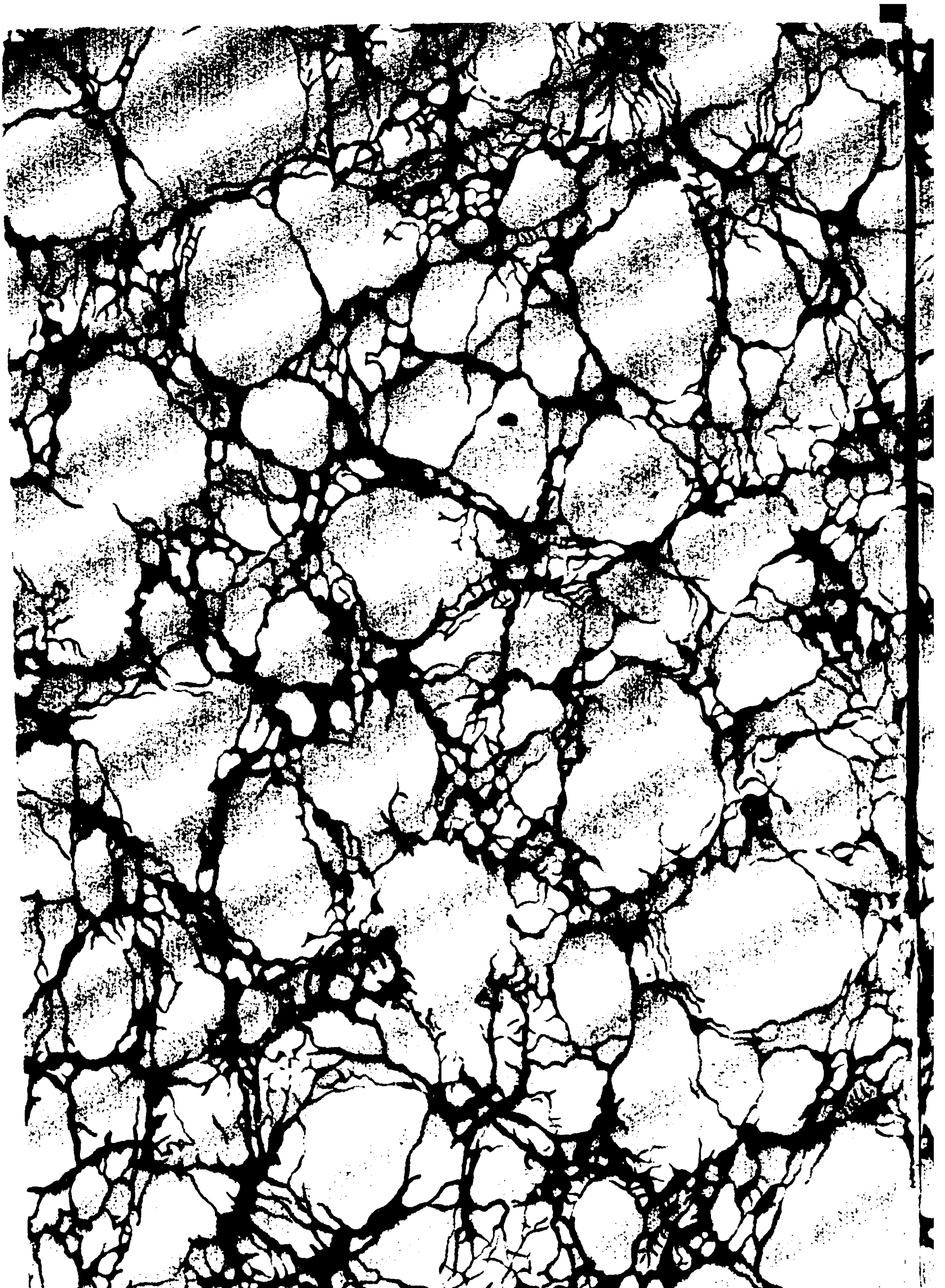
TABLE DES MATIÈRES

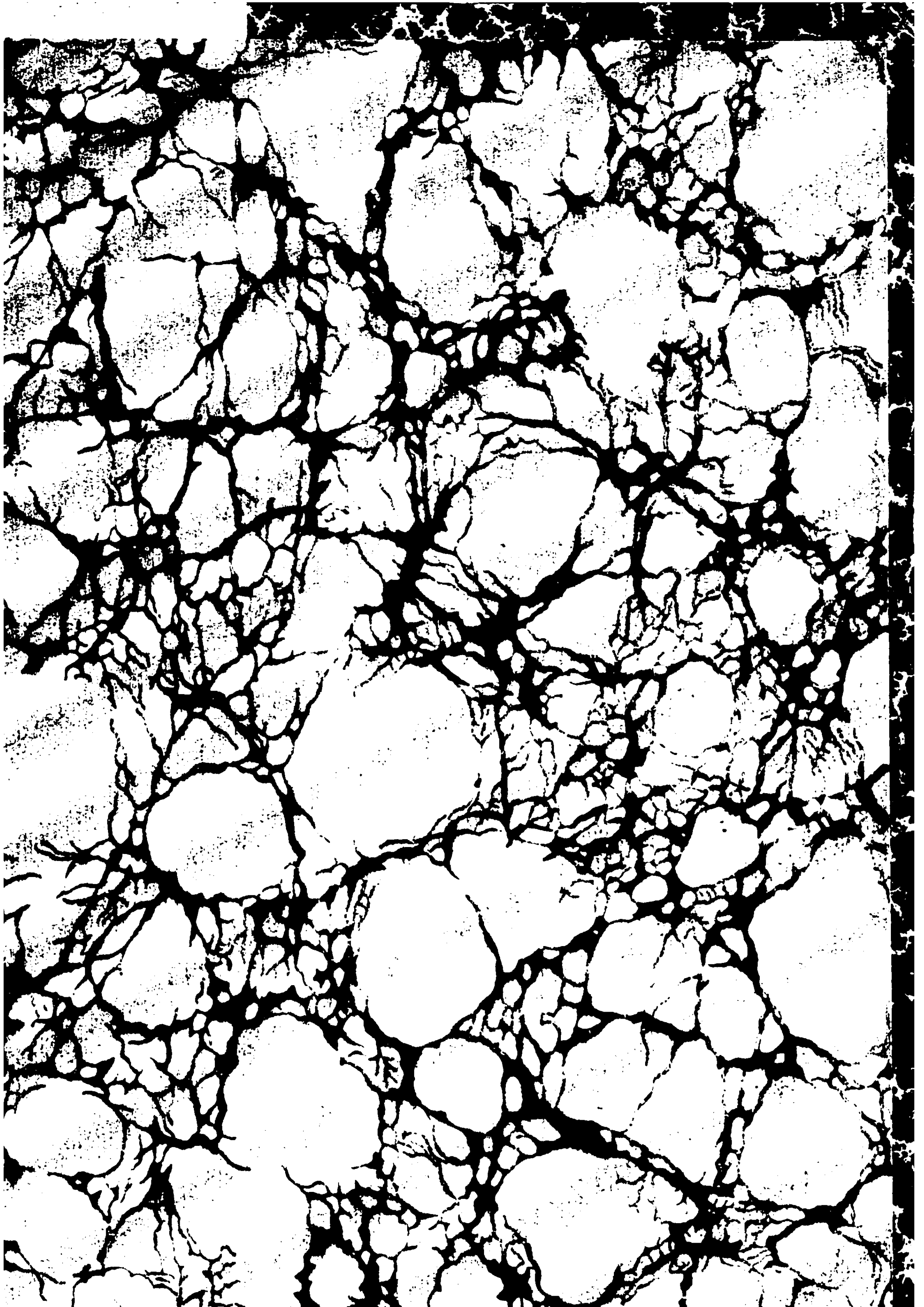


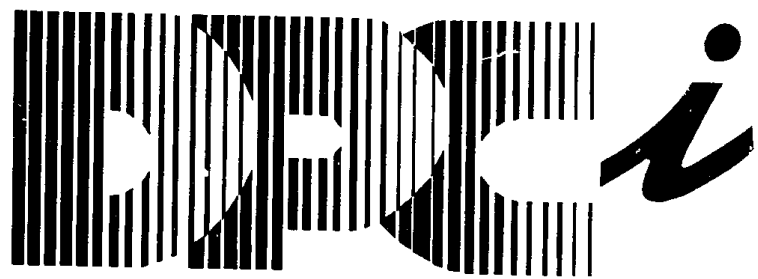
Le Piège	5
Complainte des Petits Déménagements	31
Les Petites Baraques	43
La Frousse	51
Farandole des Pauv's 'tits Fanfans morts	59
Idylle	67
Les Monte-en-l'air	83
La Charlotte prie Notre-Dame	93
L'Étrangleur	107
Jasante de la Vieille	115
Berceuse pour un Pas-de-chance	129
La Grande Irma	139
Pauvre Julien	151
Conseils	189

Achévé d'imprimer
à Paris
sur les presses de LAHURE
pour
EUGÈNE REY
Éditeur

Février 1914







15, rue Jean-Baptiste Colbert
ZI Caen Nord - BP 6042
14062 CAEN CEDEX
Tél. 31.46.15.00
RCS Caen B 352491922

Film exécuté en 1992